

Le Vaisseau Spatial Oublié

le mieux du Nero Premio XV



LA TELA
NERO

“ Le vaisseau spatial oublié ”
Première édition eBook : juin 2009

Réalisation : **La Tela Nera.com**
www.LaTelaNera.com

Distribution : **eBookGratis.net**
www.eBookgratis.net

“ Le vaisseau oublié ” © 2009 by Luigi Brasili

“ Les confins du jeu ” © 2009 by Roberta Di Pascasio

“ Le tamagotchi ” © by Marco Muzzana

“ Black dog ” © by Nicola Colaianni

Correction maquette, micro-editing des récits et interview par Stefano Valbonesi

Cover Art “Sinned” © par Giorgia Sacco Taz - Model: Sinned Angel

Mise en page eBook et élaboration graphique par Alessio Valsecchi

Le copyright de cette œuvre appartient aux relatifs auteurs, qui sont les seuls responsables de son contenu.

Le présent eBook est délivré sous licence Attribution-Non commerciale- Non œuvres dérivées des Creative Commons.

Visitez creativecommons.org/licences/by-nc-nd/2.5/deed.it pour connaître les conditions de cette licence.

LE VAISSEAU SPATIAL OUBLIÉ

le mieux du *NeroPremio XV*

LA TELA
NERO

SOMMAIRE

Préface	7
Le vaisseau spatial oublié de Luigi Brasili	9
Les confins du jeu de Roberta Di Pascasio	19
Le Tamagotchi de Marco Muzzana	25
Black dog de Nicola Colaianni	33
Interview à Luigi Brasili	41

eBook G R A T I S

eBookGratis.net (<http://www.ebookgratis.net>) distribue gratuitement depuis 2004 les productions digitales des auteurs et maisons d'éditeurs italiennes et étrangères.

Romans, recueils, études, manuels mais aussi des bandes dessinées et des revues, sur ses pages trouve place tout type de **e-book**, tant que disponible au **download gratuit** pour le navigateur web.

Tu es un auteur et tu veux faire connaître ton œuvre à un public plus vaste?

Tu es le responsable marketing d'une maison d'éditions et tu veux publiciser un de tes produits éditoriaux par le biais d'un e-book promotionnel?
Ceci est le site pour toi.

Contacts : Redazione@eBookGratis.net



Préface

Cette fois-ci encore le **NeroPremio** ne rate pas son rendez-vous avec les lecteurs et avec ce e-book la rédaction de **LaTelaNera.com** vous apporte les récits finalistes de la 34^e édition du concours des romans les plus sombres du web. Outre aux quatre histoires qui ont conquis les sommets du classement, vous trouverez une intéressante interview de Luigi Brasili, le vainqueur absolu.

Entre ces pages vous serez entraînés à bord du Pirandello, un vaisseau arrivé dans un secteur inconnu de l'univers et aux prises avec une mystérieuse capsule spatiale, qui transporte dans son intérieur deux corps et un tragique secret d'amour. Vous assisterez à la captivité d'un vieillard séquestré sur une barque isolée par un étrange garçon, prêt à tout pourvu de satisfaire ses propres caprices. Vous connaîtrez un assassin froid et désabusé, qui rencontrera, comme un signe du destin, un chien noir meurtrier. Et encore nous suivrons les vicissitudes d'un homme brusquement transformé en dessin par la faute de son neveu.

Quatre modes complètement différents pour immerger le lecteur dans le monde du fantastique.

Je rappelle que Nero Premio a changé certaines de ses règles de participation. Pour connaître toutes les nouveautés lisez les nouvelles annonces du concours, que vous pourrez trouver à cette adresse : [La Tela Nera.com/Nero Premio](http://LaTelaNera.com/NeroPremio) et au fond de ce volume.

Je remercie le sponsor officiel du concours, les **Edizioni XII** (www.xii-online.com).

Stefano Valbonesi
juin 2009

Luigi Brasili

LE VAISSEAU SPATIAL OUBLIÉ

L'amiral Caretti et l'équipe de techniciens étaient assis autour de la table ovale depuis six heures.

Au-delà de la grande vitre blindée qui s'ouvrait au centre du bureau, l'obscurité, brisée seulement par d'infimes, lointaines petites perles intermittentes, drapait le vaisseau spatial.

Le Pirandello était un des vaisseaux le plus grand de la flotte terrestre ; avec ses neuf cent mètres de longueur et l'énorme puissance de feu en dotation, était la fierté de l'industrie cosmonautique italienne.

Pourtant, au milieu de ce secteur reculé de l'espace, lointain des centaines d'années lumière de n'importe quel cap connu, le vaisseau paraissait infiniment petit et désarmé face au néant infini dans lequel il s'était engagé.

Caretti s'éloigna de la table et se dirigea devant la grande vitre.

— Combien de possibilités avons-nous pour que notre demande d'aide soit recueillie dans des délais acceptables? - il demanda en tournant le dos aux techniciens, penché sur le display coloré et sur les cartes stellaires.

— Pratiquement nulles, monsieur - répondit le lieutenant Giulia Rosmini, en appuyant ses mains sur la table et en courbant le dos.

— Mais je suis convaincue - poursuivit la femme, en haussant d'un ton la voix - que nous nous trouvons dans le cadran de Tolgrin, la disposition des étoiles que nous pouvons observer depuis cette perspective correspond...

— Ne dites pas de sottises, lieutenant! - l'interrompit une voix méprisante du fond de la salle.

Caretti et le lieutenant se retournèrent pour regarder l'homme qui venait de parler, le professeur Toubré.

— L'existence du cadran de Tolgrin n'a jamais été prouvée, à mon avis il s'agit seulement d'une légende et, de toute façon, même que cela soit vrai, il ne nous serait d'aucune aide pour sortir de ce pétrin! - conclut Toubré, en cherchant des yeux l'approbation de l'assistance.

— Avec tout mon respect, professeur, je suis la cartographe de bord - répondit le lieutenant Rosmini. - Vous, en qualité d'archéologue, vous devriez vous limiter à étudier vos vieilles paperasses!

Le professeur amorça une réplique, mais la femme le devança, en le talonnant.

— Et n'oubliez pas que c'est vous qui avez insisté pour convaincre le commandant à modifier les coordonnées de la dernière traversée de l'hyperespace - elle conclut, en s'asseyant satisfaite pour le point qu'elle venait de marquer.

— Ça suffit! - Caretti s'approcha de la table et avec calme les observa, ensuite il reprit à parler. - Cette discussion est inutile et, de toute manière, la décision finale de changer les coordonnées je l'ai prise suite au signal de distorsion que nous avons relevé avant ce saut. Quelque part, autour d'une de ces étoiles, pourrait exister une planète habitable, et il était de notre devoir d'essayer de l'atteindre. Je vous rappelle que la mission du Pirandello est de reparcourir le mouvement des anciens vaisseaux terrestres

et vérifier ce que racontent les livres d'histoire correspondant à la vérité - il termina, en retournant vers la grande vitre.

— Lieutenant Rosmini? - dit-il, en invitant la femme à poursuivre.

— Notre seule possibilité de retrouver un tunnel hyperspatial utile, pour retourner dans un secteur connu, est de découvrir si ces étoiles font effectivement partie du cadran de Tolgrin - répondit la femme, en fixant avec un mépris manifeste le vieil archéologue, puis elle continua : - Nous devrions pointer vers ce groupe d'étoiles et faire une liste détaillée des systèmes visibles depuis cette perspective. Si j'ai raison en ce point nous aurons les coordonnées nécessaires pour revenir en arrière.

— Et si vous avez tort, lieutenant? - demanda avec sarcasme Toubré.

La prévisible réplique irritée de Rosmini fut stoppée dès le début par le message provenant de la salle de commandement : “ Commandant la patrouille est revenue de reconnaissance dans la face astéroïdale, ils ont intercepté un artefact sur un des astéroïdes, ils l'ont accroché et amené dans le hangar des marchandises.”

Caretti ordonna que le rapport de la patrouille soit transmis au plus vite, puis il dissout la réunion, en en fixant une autre huit heures plus tard, pour permettre à l'équipe de se reposer.

Deux heures plus tard, dans les logements de l'amiral, Giulia sortit de la douche et s'approcha de Caretti, assis près d'une petite table où une bouteille d'eau-de-vie et un verre vide tenait compagnie à ses pensées.

— Tu devrais moins boire, dans quelques heures nous avons une autre réunion - lui dit Giulia, en s'habillant.

— Tu ne restes pas dormir avec moi? - il lui demanda, en émergeant des limbes de ses pensées.

— Non, sinon ça va finir que tu ne me feras pas fermer l'œil. - répondit le lieutenant Rosmini, en souriant malicieusement.

— Je veux être en forme pour riposter à ce morveux de Toubré. Et puis je suis vexée parce que tu ne m'a rien dit sur le rapport de l'artefact - elle poursuivit ironiquement, en prenant la bouteille et en la rangeant dans le meuble bar.

— Je dois encore recevoir le rapport des techniciens chargés de l'examiner, tu sauras tout dès que possible - dit Caretti en l'accompagnant à la porte.

— D'accord, alors bonne nuit mon commandant, va te coucher - murmura Giulia, en lui effleurant les lèvres avec sa langue.

— A vos ordres, lieutenant Rosmini - il lui répondit en souriant.

Six heures plus tard, le bureau de l'amiral était rempli de techniciens et de militaires, rassemblés autour de la table ovale en écoutant le compte-rendu de Caretti sur la trouvaille.

— L'artefact est clairement d'origine terrestre, il porte les insignes de l'aviation anglaise. Le professeur Toubré, qui l'a examiné à ma demande, pense qu'il remonta à cinq cent ans en arrière, avec une marge maximale de trente ans. Les experts ont vérifié l'existence de deux environnements, les plus externe est vide, on n'y relève pas de présence ni d'air ni d'instruments, à l'exception d'une cabine contenant les enregistrements de bord. La pièce interne en revanche présente de petites traces d'anhydride carbonique, signe que par le passé elle contenait de l'air, et une ou deux masses non identifiées. J'ai donné l'ordre aux experts d'ouvrir le compartiment

extérieur et de reproduire les informations des instruments de bord, qui paraissent encore fonctionner.

— Et la pièce interne quand pourrons-nous l'examiner? - demanda Toubré, tout excité.

— Pour le moment nous nous limiterons à analyser les enregistrements, je prendrais une décision sur la procédure seulement après les avoir écoutés. - le liquida l'amiral.

Le visage du professeur s'assombrit immédiatement et devint violacé au moment où l'amiral continua à parler : — Pour ce qui concerne notre futur proche, nous suivrons les indications du lieutenant Rosmini ; nous nous dirigerons vers le système solaire qu'elle retient apte pour les mesures du cas.

Caretti fit une pause pour observer le visage de ses hommes puis il ajouta : - Bien, messieurs la réunion est terminée.

Toubré, le visage désormais livide, sortit le premier à grands pas, tandis que ses imprécations en français résonnaient dans les couloirs du vaisseau.

Après avoir congédié tous les participants de la réunion, Caretti s'installa dans un fauteuil devant l'appareil qui aurait reproduit l'enregistrement et les éventuelles images prélevées de l'ordinateur de la capsule. Comme prévu par les normes en vigueur en la matière déjà à l'époque, chaque composant autonome, doté de compartiments étanches, devait contenir les informations relatives à sa provenance et tous les autres renseignements utiles pour remonter les causes qui en avaient déterminé l'abandon de la part du vaisseau mère.

Un sifflement anticipa la voix digitale, qui se diffusa dans la salle plongée dans la pénombre.

Enregistrement de la capsule modèle X-Beta série AB351, en dotation au croiseur de première classe Churchill.

Date standard début rapport : 25 mai 2649.

Caretti évalua que l'estimation de Toubré était juste, cet homme était présomptueux, mais on ne pouvait pas nier qu'il était un visionnaire dans son domaine ; il pensa à demander au planton de garde derrière la porte du bureau de faire parvenir ses compliments à l'archéologue, mais il y repensa, Giulia ne lui aurait pas pardonné. Il sourit, et retourna faire défiler la froide voix fantôme dans l'obscurité du bureau.

Rapport du commandant du Churchill, amiral Steve Rogers.

Nous avons quitté la Terre depuis sept mois standard, en direction de la constellation de Namor, où il y a quinze ans nos scientifiques ont trouvé des preuves irréfutables sur l'existence de formes de vie intelligente.

Il s'agit d'une des planètes qui orbite autour d'une étoile du type naine blanche, dénommée Gamma-Namoris.

L'objectif de notre mission est de rejoindre la planète et de vérifier si la précédente expédition à bord du Macloud, partie en secret il y a dix ans et dont nous avons perdu toute trace, est arrivée à destination.

Caretti arrêta la reproduction de l'enregistrement et s'approcha du bar du bureau. Il se versa une goutte d'eau-de-vie et revint s'asseoir, saisi par une anxiété mêlée à de l'excitation.

Il fit parcourir rapidement l'enregistrement, s'arrêtant au moment où la date du rapport visualisait le 23 juillet 2649.

Nous avons effectué le dernier passage dans l'hyperm espace et nous avons régulièrement rejoint le secteur préétabli. La zone est caractérisée par la présence de milliers d'astéroïdes, peut-être les restes d'une supernova ou d'une planète détruite par une météorite. Nous avons nommé ce secteur avec le nom du scientifique qui l'a découvert, Tolgrin.

L'amiral arrêta de nouveau la reproduction, et se trouva à sourire en pensant à la figure que ferait l'archéologue lorsqu'il en serait sorti que Giulia avait raison.

Puis il retourna à l'enregistrement, en faisant parcourir la bande jusqu'à la date du 15 septembre 2649.

Nous avons atteint l'orbite de la planète, où, selon nos estimations, devrait se trouver le Macloud. On n'a pas relevé d'autres vaisseaux ou satellites artificiels autour de la planète. Nous attendons le résultat des analyses de la sonde envoyée dans l'atmosphère.

18 octobre 2649

La sonde a examiné l'atmosphère : la composition est très similaire à celle de la Terre avant la glaciation encore en cours sur notre planète d'origine, mais la température moyenne est décidément plus haute. Même le pourcentage d'anhydride carbonique résulte très inférieur à celui de la Terre, preuve que la planète est pratiquement non polluée.

Caretti arrêta encore la reproduction et se leva, en se levant en se dirigeant vers le bar. Le *bip* provenant de la salle de commandement le stoppa juste au moment où il allait se servir une dose plus abondante d'eau-de-vie.

“ Monsieur, nous avons un code 1, votre intervention est nécessaire. ”

L'amiral se dirigea à contrecœur vers le centre de détention, où étaient gérés les imprévus liés aux bagarres et aux éreintements entre militaires, en se demandant pour quel motif on l'avait dérangé pour un banal code 1.

Lorsqu'il arriva au centre, pour peu il ne tomba pas dans les pommes par la surprise : les deux premières cellules étaient occupées par Giulia, les cheveux ébouriffés et le visage rouge carmin, et par le professeur qui se lamentait à voix basse en français, avec un voyant ecchymose sombre autour de l'œil droit.

— Il m'a traité de putain, tu te rends compte? J'ai dû le frapper! - lui dit Giulia, hors d'elle de rage, dans la petite salle réservée aux interrogatoires.

Caretti jura à voix basse, puis dit : — Je me rends compte, mais cela n'exclut pas que ton geste est inadmissible pour un officier, je ne pense pas que Toubré porte plainte, mais je ne peux pas me dispenser de faire mon devoir dans un cas similaire : je

dois respecter le règlement, tu devras rester en cellule pendant les prochaines quarante huit heures, le minimum prévu dans ces cas là. Je regrette vraiment - il conclut.

Giulia l'observa sans répliquer, pendant qu'il se dirigeait vers la sortie.

— Tu avais raison - il ajouta en s'arrêtant sur le seuil de la porte - il s'agit du cadran de Tolgrin - il conclut en souriant.

Elle rit à son tour et lui souffla un baiser accompagné de la main.

Avant de s'en aller du centre de détention il retourna voir Toubré : — Dans les prochains jours j'exige que vous restiez éloigné du lieutenant Rosmini, même pendant les réunions, c'est entendu? Maintenant vous pouvez aller dans vos logements. A propos, vous aviez raison pour l'âge de l'artefact. Compliments professeur.

Le visage du français s'éclaira. — Dites-moi commandant, qu'y a-t-il dans les compartiments étanches?

— Je vous informerais dès que j'aurais terminé d'écouter le rapport, avec votre permission, professeur - répondit Caretti, en passant outre la porte du centre de détention.

29 octobre 2649

La sonde a envoyé les images de la surface, cela semblerait la Terre il y a des milliers d'années, océans et continents riches de vie animale, fleuves et lacs entourés par des forêts sans fin ; aucune trace de constructions et d'installations d'autre genre.

8 novembre 2649

Nous avons identifié le Mcloud, sur une esplanade entièrement entourée d'arbres gigantesques, il n'y a eut aucune réponse au message radio que nous avons envoyé.

10 novembre 2649

Notre patrouille d'explorateurs a été attaquée par des indigènes, en possession d'armes prélevées du Mcloud. Nous pensons que nos prédécesseurs soient morts ou prisonniers. Les indigènes contrôlent le vaisseau.

25 novembre 2649

Nous avons effectué le débarquement dans une zone isolée, distante de vingt kilomètres de la zone où se trouve le Mcloud. Il a été décidé à l'unanimité de procéder par la force. Notre plan d'attaque prévoit une incursion avec toutes nos dotations aériennes et terrestres. Nous frapperons l'objectif dans quatre jours à l'aube.

30 novembre 2649

L'attaque a été menée à bien, nos pertes sont modérées. L'ennemi a été écrasé. Les quelques indigènes survivants ont fui dans la forêt, mais nous avons capturé une dizaine d'éléments dont leur chef. Les cinq rescapés de l'expédition du Mcloud ont été sauvés.

Le planton de garde frappa doucement à la porte du bureau : — Monsieur, le professeur Toubré a demandé un entretien.

L'amiral regarda l'horloge lumineuse sur une des parois : neuf heures s'étaient écoulées depuis qu'il s'était assis pour écouter l'enregistrement après le contretemps du code 1.

— D'accord, faites-le entrer - il soupira.

Toubré s'arrêta sur le seuil de la porte sans entrer : — Excusez-moi amiral, je me demandais si l'enregistrement a fourni des éléments qui nous ramènent des faits qui puissent rendre utile mon support technique.

Caretti ferma les yeux et fit tourner son cou, des craquements de nerfs et de cartilages se diffusèrent dans ses oreilles comme le son de branches brisées.

— Professeur, je comprends votre curiosité, mais pour le moment je peux seulement vous dire que le matériel est certainement important, pas seulement pour un savant comme vous. Je vous prie d'être patient, comme je vous l'ai déjà dit, je veux conclure l'examen de l'enregistrement tout seul. Entre-temps je vous concède d'examiner librement la capsule, mais je vous rappelle que j'ai établi l'interdiction d'ouvrir le compartiment interne jusqu'à nouvel ordre. Maintenant excusez-moi, mais je suis fatigué, je poursuivrais l'écoute de l'enregistrement après un bon sommeil.

— Je comprends - dit Toubré, avec une note de déception dans la voix - J'ai entendu que dans quelques jours nous serons proches de l'étoile, j'espère que le lieutenant Rosmini ait raison... et... je voulais vous demander de lui transmettre mes excuses, voyez-vous... - il s'interrompit, dans un évident embarras.

— Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas besoin d'explications, je sais bien combien les tensions que comportent des voyages aussi longs comme celui-ci et le danger de ne plus jamais revoir sa propre maison, peuvent nous faire perdre le contrôle. mais je suis confiant, nous retournerons sur Terre. Bonne nuit professeur, je veillerais à vous informer personnellement.

Revenu dans ses logements, Caretti, exténué, s'allongea sur le lit et s'endormit sans même se déshabiller.

Il rêva de la Terre emprisonnée de la glace. Puis il vit des planètes luxuriantes, d'autres détruites par les impacts des météorites, d'autres encore liquéfiées par les explosions de supernovas.

Des vaisseaux couleur cobalt sautaient d'un système solaire à l'autre ; des rayons mortels bleus coupaient en deux d'inertes êtres humains ; de monstrueuses tentacules pénétraient à travers les parois du Pirandello, et s'entremêlaient comme de gigantesques spires de reptiles autour des membres de l'équipage.

Il se réveilla brusquement, ruisselant de sueur. Le cadran holographique de l'horloge indiquait que dix heures s'étaient écoulées depuis qu'il s'était allongé tout habillé sur le lit.

Il prit une douche rapidement, puis il contacta tous les officiers avec la crainte de découvrir qu'ils étaient tous morts pendant qu'il dormait. Il soupira, en se sentant ridicule à cause de ses craintes, puis il prit un petit-déjeuner en vitesse et s'achemina aussitôt vers le bureau.

15 décembre 2649.

Le Churchill a été attaqué par les indigènes, nous avons réussi à décoller et à quitter l'atmosphère, mais le vaisseau a subi des dommages sérieux.

7 janvier 2650.

Les réparations du vaisseau s'annoncent longues et complexes.

Réprimée la tentative d'évasion de la part des prisonniers, sous la conduite du docteur Geena Carter, capitaine médecin du Mcloud.

18 janvier 2650.

Formulée l'accusation pour haute trahison aux égards du docteur Carter.

Messieurs Wilson et T'sien, motoristes du Mcloud et les sous-officiers Kahdi et Bering, déclarent leur innocence pour les faits survenus à bord du vaisseau. Ils affirment avoir été contraints de collaborer avec Carter, peine de mort en cas de rébellion.

Le docteur Carter soutient n'avoir exercé aucune coercition à l'égard des autres membres de l'expédition. Elle affirme en outre que le reste de l'équipage est mort pendant les affrontements avec les indigènes, attaqués sans justification sur ordre du défunt commandant Sinclair.

L'accusée nous demande que les prisonniers soient reconduits sur leur planète et nous accuse d'être des assassins, de vouloir réitérer ce que selon la légende serait survenu il y a des siècles, la soit disant extermination perpétrée contre des civilisations précolombiennes après la découverte du continent américain.

29 janvier 2650.

Notre capitaine médecin retient que le docteur Carter est psychiquement instable.

La théorie est renforcée par la déposition des deux sous-officiers, qui dénoncent avoir été obligés de donner leur propre sperme, pour des opérations de fécondation in vitro de quelques femmes indigènes.

L'accusée a avoué les expériences, mais nie le fait qu'il y ait eu des pressions de sa part.

Le sergent Kahdy a en outre accusé Carter d'avoir eu des rapports sexuels consentants avec le chef des indigènes qui ont exterminé l'équipage du Mcloud.

Le docteur a admis être amoureuse, confirmation, de l'indigène qu'elle appelle Ka, actuellement enfermé au centre de détention.

11 février 2650.

Terminé l'examen du chef d'accusation du docteur Carter, le jury, composé de tous les officiers du Churchill, a établi la peine de mort, avec effet immédiat. La condamnation a été étendue aussi à l'indigène nommé Ka ; la décision a été prise en considérant que l'élimination du leader comportera une meilleure gestion des autres prisonniers.

La peine sera exécutée dans deux jours. Les condamnés seront enfermés dans une capsule à compartiments étanches, avec une autonomie d'oxygène de vingt-quatre heures standard.

Aussitôt après la capsule sera envoyée dans l'espace profond. La mort des condamnés surviendra donc par asphyxie.

Les quatre autres survivants du Mcloud ont été acquittés et mis en liberté.

L'enregistrement se bloqua en laissant Caretti consterné. Il essaya de secouer le reproducteur, inutilement.

En jurant, il contacta par radio le technicien qui avait reproduit les données des instrumentations de la capsule.

— Non monsieur, il n'y a aucune erreur. Pardonnez-moi, mais je l'avais déjà dit que les bandes des données étaient deux, la première est celle que je vous ai donnée en

premier, tandis que la deuxième était endommagée et j'ai dû y travailler un peu pour la remettre en marche.

Caretti s'imposa le calme et demanda combien de temps il aurait fallu pour avoir la disponibilité du deuxième enregistrement.

— J'ai encore besoin d'une paire d'heures monsieur, le support vidéo est abîmé, mais je pense réussir à vous avoir les images.

— Des images?

— Certes monsieur, il s'agit de la partie finale des communications sans vidéo et de l'enregistrement direct effectué à l'intérieur du deuxième compartiment de l'artefact, qui contient justement des images.

— Bien, faites les moi parvenir au plus vite!

13 février 2650.

Dernier rapport du Churchill.

Les condamnés ont été enfermés dans la capsule à 10 h00 standard.

L'artefact sera expédié dans l'espace profond par un module à réaction, qui se détachera une heure plus tard, laissant la capsule à son voyage sans retour.

Bientôt nous aurons terminé les réparations du Churchill et nous essayerons de revenir vers la Terre.

Par sécurité, une nacelle contenant le registre de la mission, a été lancée dans l'hyperespace, au cas où nous ne réussissions pas à revenir en arrière.

Les habitants de la Terre doivent être informés des possibilités de vivre sur une planète luxuriante comme il fut un temps la nôtre, et de pouvoir s'organiser pour une colonisation de masse.

Ceci est la fin du rapport.

Amiral Steve Rogers, commandant du croiseur de guerre Churchill. Que Dieu nous vienne en aide.

Les dernières paroles de Rogers retentirent dans la pièce, en résonnant sourdement dans les oreilles de Caretti.

Aussitôt après un éclair se matérialisa au centre du bureau, tremblotant au fur et à mesure qu'il grandissait. Quand l'image se stabilisa, une lumière faible illuminait les deux corps nus, debout, enlacés près d'un coin du petit compartiment métallique.

Le docteur Carter tenait sa tête blonde et bouclée, plongée entre la poitrine et les bras de Ka.

Des nombres phosphorescents bougeaient inexorables dans l'encadrement supérieur droit de la paroi derrière eux.

Caretti tourna le regard vers les chiffres lumineux, en hésitant avant de comprendre l'évidente signification : lorsqu'il reporta son attention sur les condamnés le chiffre imprimé dans sa mémoire indiquait 22 heures, 58 minutes, 36 secondes.

Ka serrait en silence la femme. sa peau sombre tirait au pourpre, les longs cheveux, très blancs et lisses, lui encadraient le visage en descendant presque sur ses yeux gris, qui brillaient comme des diamants.

Le docteur Carter s'éloigna lentement de l'étreinte de son homme et se porta au centre de la pièce. Caretti observa son visage, les yeux verts, le sein ferme et prospère ; elle démontrait une trentaine d'années, mais probablement qu'elle devait en avoir

quelques une de plus, étant donné qu'elle était partie de la Terre depuis plus de dix ans et certainement avec déjà le grade d'officier.

La femme était très belle, l'amiral se trouva malgré lui à éprouver une jalousie absurde envers l'indigène.

Il s'attarda longuement sur les formes de la femme, attiré à un tel point à ne plus réussir à détourner les yeux, qui planaient depuis les yeux de la femme en descendant vers le pubis, recouvert de ce qui paraissaient des fils d'or.

La voix du docteur, tournée vers l'objectif comme si précisément elle parlait à l'amiral, le fit sursauter sur son fauteuil.

— Je ne pouvais pas laisser qu'ils reviennent en arrière, tu le sais - dit Geena Carter.

Caretti demeura perplexe, au ton de la voix cela ne semblait pas une affirmation, mais plutôt une réponse à une question de l'autre, qui n'avait pas ouvert la bouche.

Quelques instants après la femme se tourna brusquement vers Ka.

Arrête de me tourmenter! Je sais très bien qu'à bord il y a des centaines d'êtres humains! Mais je n'avais pas le choix, tu ne comprends pas? - dit le docteur, avec ferveur. Puis elle s'approcha de Ka et reprit à parler. - En ne les voyant pas revenir, ils ne se risqueront pas à envoyer d'autres vaisseaux et ils renonceront pour toujours.

L'homme continuait à rester en silence, impassible, les diamants gris sur elle.

— Alors tu ne veux pas comprendre que mn peuple est mauvais? Ils seraient venus sur ta planète par milliers, par millions. Ils seraient descendus comme des sauterelles et ils vous auraient exterminés sans le moindre de tes scrupules.

Geena souffla et s'assit sur le sol, les bras serrés autour de ses genoux pliés.

Caretti comprit que la voix impalpable de Ka l'avait atteinte de nouveau au moment où elle reprit son monologue : — Certes, je regrette pour le sacrifice de ces gens, même si je connais bien la manière de penser des militaires, ils restent toujours des êtres humains. Mais cela a servi à sauver tes gens, des millions d'autres humains. Je regrette surtout pour Wilson et T'sien, c'étaient deux braves garçons. a cette heure-ci ils ont déjà fait exploser le Churchill, quand on nous a enfermés là-dedans, eux avaient déjà placé les charges dans la soute. Ils sont morts en héros pour sauver ton peuple.

Le docteur fixa le compteur lumineux, puis regarda Ka et lui dit : - Ça suffit de discuter maintenant, je suis fatiguée. Nous avons encore vingt heures, ne les gâchons pas mon amour.

Ka s'approcha de Geena et l'embrassa longuement avec douceur, puis il s'allongea sur le dos tandis qu'elle s'agenouillait au-dessus de lui.

Caretti cueilli par une pudeur soudaine, fit courir en avant les images. Les chiffres du compteur lumineux pulsaient rapides au même rythme que le mouvement, tantôt lent, tantôt frénétique des amants.

Lorsque l'amiral se leva du fauteuil pour se diriger vers la soute où avait été mise la capsule, les chiffres lumineux indiquaient moins 15 minutes.

— Ce n'est pas possible! - brailla Toubré, furieux. - Pour quel motif vous avez ordonné de renvoyer la capsule dans l'espace profond? Il pourrait s'agir d'une découverte sans précédents! - il continua à hurler désespéré, les mains dans les cheveux, en secouant la tête.

Caretti prit son souffle avant de répondre : - J'en assume la responsabilité, je vous conseille de vous calmer maintenant. Dans le bureau vous trouverez tout le matériel

enregistré, je vous assure que vous ne serez pas déçu, vous aurez de toute façon beaucoup de matériel à analyser.

A ces paroles le professeur changea aussitôt d'humeur et sans dire un mot il s'éloigna presque en courant.

Caretti et le lieutenant Rosmini à travers l'écran du bureau, observèrent la capsule s'éloigner dans l'obscurité.

Lorsqu'elle disparut de la vue, l'amiral se tourna vers la femme.

A quel stade sommes-nous avec les mesures pour le saut dans l'hyperespace? - il lui demanda.

— Nous sommes presque prêts, une semaine au maximum et nous pourrions être opérationnels - elle répondit.

L'amiral consentit satisfait et retourna regarder l'espace au-delà de la vitre.

— Mais comment va-tu justifier le fait que nous avons quitté le système sans chercher la planète? - demanda Giulia à son tour.

Caretti se retourna à nouveau vers elle : - Le système de mémorisation utilisé dans la capsule était une antiquité par rapport aux nôtres, et cela m'a aidé à formuler un plan. J'ai tout fait dupliquer sur un nouveau support, un technicien de confiance a fait des modifications à ma demande : plus de coordonnées de la planète, non plus luxuriante mais décidément inhospitalière pour l'homme. J'ai fait effacer les bandes originales, en faisant croire à Toubré qu'elles s'étaient endommagées de manière irréversible. Personne ne le découvrira jamais.

Puis il reprit à scruter l'obscurité, en pensant à ce peuple que peut-être un jour, malgré le sacrifice du docteur Carter, aurait vu de toute manière la venue des sauterelles.

Peut-être.

— Et la capsule? Pourquoi tu n'as pas voulu la ramener sur Terre? - demanda encore Giulia, en interrompant sa réflexion.

Caretti revit le couple enfermé dans la capsule, il revit la passion et l'amour que ressentaient Ka et Geena, d'une intensité telle à imprégner les images qui gardaient cet amour depuis presque un demi-millénaire.

Il s'approcha de Giulia et l'embrassa, sans parler, comme s'il voulait imiter Ka pour lui transmettre ses sensations. Il sourit, puis lui répondit : - Il n'y avait aucun motif de les séparer de leur dernière étreinte. J'espère qu'ils puissent continuer à rester enlacés pour l'éternité.

— *J'ai froid, très froid - murmura Geena Carter.*

Ka lui adressa un sourire fatigué, les diamants gris ne brillent plus. Avec le peu de force qui lui restait il la serra contre lui et l'embrassa pour la dernière fois.

Le compteur s'arrêta.

— *Moi aussi je t'aime beaucoup - lui répondit le docteur Carter, avec un filet de voix.*

14 février 2650.

Click.

Roberta Di Pascasio

LES CONFINS DU JEU

A force de servir de modèle aux dessins de mon neveu, j'ai fini par devenir l'un d'eux. Un dessin en papier. Léger, inconsistant.

Ce n'est pas que la chose me déplaisait, au moins au début. Je trouvais toujours une perfection rassurante dans les dessins des enfants, où le ciel est toujours bleu, les arbres verts et le visage des personnes d'un beau rose franc. Couleurs élémentaires, optimistes.

Le seul problème étaient les yeux : il me les dessina ronds, énormes, écarquillés. La lumière me gênait, la pluie m'entraînait dedans, les insectes me piquaient, mais surtout : comment dormir ?

Ils restaient toujours ouverts, grand-ouverts comme une fenêtre sur un précipice.

La nuit je ne faisais autre que de me tourner et retourner dans le lit, insomniaque et exaspéré ; j'essayais de fuir la lumière du réverbère d'en face qui, imperturbable, se faufilait à travers les stores de ma chambre, moi qui étais habitué à dormir dans le noir le plus absolu, si bien que je mettais toujours le coussin par-dessus ma tête. Mais maintenant même un poids aussi léger que celui d'un oreiller en latex risquait de m'étouffer, en plus de l'encombrement de la couette qui, comme un lest, m'écrasait sur le matelas.

J'ai passé une entière semaine de cette manière ; pourtant, malgré la fatigue, les yeux étaient toujours là, immenses et grand-ouverts. Le soir avant j'avais été chez le médecin de famille, mais il ne m'avait pas reconnu. Il s'était approché de moi, il me regarda fixe pendant quelques instants, et puis soudain il me prit entre les mains, en me froissant. Et il avait braillé : — Mademoiselle, combien de fois je vous ai dit d'enlever ces papiers brouillons de la salle d'attente ?

Je suis sorti en courant, douloureux, et j'avais essayé d'aplatir le papier avec les mains. La terreur me coupait la respiration. Je devais trouver une solution dès que possible.

Ce matin-là j'ai sauté du lit décidé et je me suis dirigé vers la chambre de mon neveu. Seulement lui pouvait m'aider à me sortir de ce sortilège. J'ai grand-ouvert la porte, mais j'ai été assailli par une bouffée de vent tiède qui entraînait par la fenêtre, ainsi j'ai commencé à voltiger léger dans toute la chambre, sans réussir à m'arrêter ; à la fin j'ai atterri sur une étagère de la bibliothèque, précisément sur un porte-plume, comme la pointe d'une aiguille sur une fesse. Je me suis défait péniblement du crayon de Snoopy et j'ai glissé vers le bas.

La chambre était vide, d'Alberto aucune trace. Alors j'ai cherché sur le bureau entre les livres, au milieu des crayons de couleurs, dans les tiroirs, parmi les peluches éparpillées par terre. J'étais entraîné de devenir fou où une peluche marron assise sur le tapis me faisait des clins d'œil ?

J'ai continué à chercher. Était-ce possible qu'il n'avait pas une gomme pour effacer ? Je voulais donner au moins une forme acceptable à ces yeux dilatés, les redessiner avec un peu plus de réalisme. Enfin je l'ai trouvée. De ces gommes blanches, propres, souples. Il semblait qu'elle n'avait jamais servi. Sûrement que mon neveu était de ces enfants qui ne reviennent jamais sur leurs pas, pour arranger, améliorer, il

continuait plutôt à dessiner, feuille sur feuille, dans une fougue artistique sans hésitations.

Je suis allé à la salle de bain, je me suis regardé dans le miroir — je ressemblais à un mix inquiétant de Mickey, du moins pour les oreilles, et à Ken le fiancé de Barbie, mais plus gros et avec une touffe de cheveux qui retombaient sur le front, comme une toiture — et j'ai commencé à effacer le contour des yeux.

Brusquement je n'ai plus rien vu. Tout blanc, laiteux. Je me suis tourné à droite, à gauche, j'ai baissé la tête, rien. Seulement une étendue de brouillard feutré. Je me suis passé les mains sur le front, puis je suis descendu un peu plus bas mais j'ai seulement trouvé la surface lisse du papier et, plus bas, la petite bosse du nez. D'un coup je n'avais plus de bulbes oculaires.

— Tonton, que fais-tu?

Je me suis soudainement tourné vers la direction d'où provenait la voix d'Alberto.

— J'essayais de me réduire les yeux...

— Mais de cette façon tu les as effacés!

— En effet. Redessine-les moi, allez. Mais un peu moins grands, hein!

— Mon neveu courut dans la chambre pour prendre un crayon et revint.

J'ai ressenti juste un léger chatouillement sur le visage, tandis qu'il traçait le périmètre de mes nouveaux yeux. Voilà, je revoyais de nouveau.

— Tu me les a refaits comme avant! - j'ai braillé, en fixant le miroir.

— Mais je ne les sais pas faire autrement...

J'ai pris de ses mains le crayon et j'ai commencé à remplir tout l'espace blanc dans les yeux. Au moins cela atténuait cette lumière estivale tellement insupportable. Elle était jaune, aveuglante, elle me suivait partout.

Mais à ce point je ne voyais plus que des traits noirs, tout était sombre. Je me suis de nouveau regardé dans le miroir, maintenant tout m'apparaissait comme derrière une grille.

J'ai repris nerveusement la gomme pour effacer et j'ai enlevé ces rayures sombres. Je n'en pouvais plus de cette figure de papier. Et du petit rire étouffé de mon neveu.

— Au moins dessine moi les paupières, ne reste pas là planté!

Alberto fit deux traits horizontaux, juste au-dessus des pupilles. Sa main tremblait à peine.

— Comme ça?

— Mais non! Je vois les choses à moitié, tu les a faites trop basses!

— Tonton, si c'est pour dormir, je te prête les lunettes noires de Batman!

Son visage plein d'espoir me fit adoucir le ton.

— Ok, ça marche pour les lunettes. Au moins je pourrai dormir la nuit...

Il revint à la salle de bain avec un petit sourire satisfait. Il me tendit un étui noir en forme de voiture, le museau en pointe et la queue aérodynamique avec tant de becquet. J'ai essayé de poser les lunettes sur mes énormes oreilles, mais elles étaient dessinées tout en un avec le contour de ma grande figure, sans décroché, et les lunettes glissaient continuellement. Alors j'ai pris un élastique, je l'ai coupé en deux et j'ai attaché les deux extrémités aux branches des lunettes : mais je me suis aussitôt aperçu que, pour les faire tenir, je devais serrer l'élastique mais de cette manière mon visage en papier se serrait aussi, il devenait long, fin, froissé, les joues finissaient derrière la nuque et les oreilles s'unissaient derrière la tête.

J'ai jeté par terre les lunettes de Batman.

— Et puis on dit que les enfants sont remplis de bonté et d'optimisme! Mais putain, où sont-ils ces enfants, hein Alberto?

— Putain! répéta amusé mon neveu - je peux le dire aussi, alors!

— Mais oui, dis-le toi aussi! Putain!

Alberto s'amusait exactement comme dans un nouveau jeu. Il se laissa glisser lentement sur le sol et se blottit avec les jambes croisées, en contemplant l'étui des Bat-lunettes.

Après un moment que nous étions restés tous les deux en silence, il reprit hésitant — Tonton, pourquoi tu ne vas pas voir le docteur Sortimer?

— Et qui est-ce?

— Le docteur qui soigne les personnages des dessins animés!

— Et comment il les soigne?

— Avec des médicaments!

— Ah, parce qu'eux aussi tombent malades... alors ce n'est pas un monde aussi joyeux comme je le pensais!

Mon ironie rebondit au visage sérieux de mon neveu, qui n'esquissa même pas un sourire.

Je me suis résigné et je suis allé voir le docteur Sortimer.

La "Cliniqueanimée" était un petit pavillon rose entouré de sapins, où on y arrivait en parcourant un sentier goudronné sinueux comme un ruisseau de réglisse. La grande porte était ouverte et introduisait dans une salle d'attente carrée, ample et bruyante : tout autour du périmètre de la pièce, assis sur des petits fauteuils rouges, étaient rassemblés différents personnages de dessins animés. Ce la ressemblait à un cirque, coloré et fragmentaire. Je me suis bloqué sur le pas de la porte, ne sachant pas où aller.

A ce point Daisy, habillée en blanc comme une infirmière, assise sur un tabouret au centre de la salle devant une petite table en bois, m'indiqua du doigt un petit fauteuil libre près de la fenêtre.

Je me suis effondré sur un moelleux coussin en velours, souple comme de la ouate.

La paroi en face était interrompue par trois portes, chacune d'une couleur différente, espacées par quatre photos encadrées, qui portaient une inscription en noir qui pouvait être un autographe : la première image était totalement floue, presque blanche, une autre légèrement roussie, une troisième avec un ensemble de briquettes oranges, et dans la dernière on ne voyait qu'un bras très long.

— Ce sont les Quatre Fantastiques, des grands amis du docteur! - carillonna une voix près de moi.

Je me suis retourné sur ma droite et j'ai reconnu Candy Candy. Ma sœur la regardait souvent quand elle était petite, et elle pleurait pendant des heures à cause de ses amours malheureux. Pendant un instant je l'ai fixée bouche bée. De près elle n'était pas belle comme elle apparaissait à la télé, les joues étaient un peu creuses et la bouche réduite à un trait de stylo.

— C'est la première fois que tu viens ici?

J'ai fait signe que oui de la tête et j'ai cessé de l'observer ; j'ai laissé errer mon regard curieux dans la pièce, un univers multicolore et joyeux, en reconnaissant le chat

Sylvestre blotti sur un rebord, Homer Simpson qui ronflait dans un coin, Tarzan accroché au cordon d'un rideau.

— Pourquoi il y a trois portes? - j'ai demandé à Candy Candy.

— La rouge c'est pour les super héros, ils ont la priorité absolue, ils n'ont pas de temps à perdre, eux! La rose est pour ceux qui sont en soins avec le psychiatre, ceux qui souffrent de dépressions en gros des choses comme ça.

— Et qui peut être déprimé parmi vous?

— Quelle question! Prends les peluches, quelle vie ont-elles? A la fin elles dépriment, ne trouvent plus de motivation. De toute façon la troisième porte est pour tous les autres.

— Et toi, à quelle porte vas-tu?

— A la rose... - et fronça le trait de stylo - mais c'est de leur faute, si je souffre de mal de tête depuis des années c'est seulement leur faute, ils me font toujours des couettes énormes avec les cheveux, tous les jours les rouleaux, et la permanente, et la teinte, et le fond de tinte pour le visage, et le réveil tous les jours à cinq heures pour le maquillage, et l'éternel régime. je n'en peux plus, je ne veux plus être Candy Candy!

— Mais tu es belle même sans maquillage, j'en suis certain!

Elle s'arrêta de pleurnicher et se tourna brusquement, en me regardant étonnée, comme si je l'avais giflée ; puis elle se tut, ferma les yeux et se tourna de l'autre côté.

— Laissez la, elle fait toujours la victime - souffla une voix masculine à ma gauche.

— Hé Lupin! - je me suis exclamé sans cacher le plaisir de cette rencontre. Il fumait une cigarette, en la tenant serrée entre ses dents.

— Comment ça va, mon ami?

— Ça fait un moment qu'on ne t'a pas vu, qu'est-ce que tu deviens? - je lui ai demandé à mon tour.

Je l'ai trouvé toujours pareil, la même veste volante, les mêmes rouflaquettes noires, mais en le regardant de près on entrevoyait quelques cheveux blancs sur les tempes et la maigreur du corps agile, qui m'avait passionné pendant toute mon adolescence et même au-delà, était légèrement contrastée par un début de bedaine qui recouvrait la ceinture de son pantalon. mais le sourire était identique, ironique et optimiste.

— Je me repose un peu, j'en avais un peu assez de cette vie.

— Et maintenant tu ne t'ennuies pas?

— Mais non, je fais toujours quelques larcins - et il ricana, en chassant un nuage de fumée. — J'en profite un peu!

— Et Fujiko?

— Laisse-la où elle est celle-là, elle est ma damnation! - il écrasa nerveusement le mégot par terre, s'approcha de mon épaule comme un conspirateur et murmura : — A dire vrai ça me casse les couilles! Avec cette histoire que je suis un don juan, que j'ai une multitude de femmes, que j'ai l'air de quelqu'un qui attrape tout à l'instant, ils m'ont eu! En réalité ils ne me font jamais baiser! Tu as jamais vu des épisodes où je m'en tapais une? Jamais!

— Même pas avec Fujiko?

— Encore avec cette Fujiko! Même pas une fois je te dis!

— Peut-être parce qu'il y a aussi des enfants qui te regardent ; mais après les prises, tu es libre non?

Lupin se retourna brusquement et m'observa hargneux ; puis sibyllin : — Tu me prends pour un con?

Je l'ai regardé surpris.

— Non, pourquoi?

— Peux-tu faire ce que tu veux, contre la volonté de celui qui t'a créé?

Je suis resté immobile, enveloppé dans un silence mortifié.

Je ne voulais pas t'offenser - j'ajoutais après un instant.

— Mais quelle espèce d'idiot.

Et il me tourna le dos.

J'ai continué à regarder autour. Je me sentais étouffer, l'air de la salle était bouillant. Je me suis levé et je suis allé devant le miroir de l'entrée : j'étais convaincu que d'un moment à l'autre je me serais réveillé et que j'aurais découvert qu'il n'y avait rien de réel dans ce monde recouvert seulement d'une patine joyeuse. Cependant les voilà, le miroir me restitua les mêmes, énormes yeux blanchâtres. Je me suis de nouveau affalé sur le fauteuil exténué.

Bip.

Une sirène assourdissante déchira l'air comme de nombreuses épées volantes, en éclatant d'un coup même mes pensées. La porte rouge s'ouvrit comme par enchantement, en émettant un sifflement aigu. J'ai sauté sur le fauteuil en proie à la peur. Mais en suite je me suis aperçu que tous les autres personnages en revanche n'avaient pas bougé, ils continuaient qui à bavarder, qui à dormir, qui à se promener dans le jardin.

Une poignée de secondes après vola au-dessus de nos têtes, rapide comme la foudre, l'Homme Araignée, qui se faufila à travers la porte ouverte. Il resta par terre, comme seule trace visible de ce soudain passage, un réticule de toile d'araignée, qui s'accrocha au sol comme une mélasse collante.

Grand-mère Duck, qui au même moment était entrain de traverser la salle lentement, dans une main le bâton et dans l'autre l'une de ses fameuses tartes, fut percutée en plein par le super héros et tomba désastreusement à terre, envoyant en l'air le gâteau qui retomba en plusieurs petits morceaux collants — pommes, crème, sucre — sur sa tête. Je l'ai regardée avec des yeux nostalgiques d'enfant, qui avait passé des années à lire sur elle et ses neveux. Mais désormais elle était à terre, faible, grossie et avec quelques touffes de cheveux gris.

Aucun des personnages, assis paresseusement sur les fauteuils, ne se dérangea pour l'aider à se relever, ainsi je me suis approché pour la soutenir, mais elle me regarda soupçonneuse, en ignorant ma main tendue et en s'appuyant à son bâton.

Enfin arriva mon tour. L'infirmière habillée en blanc m'ouvrit le chemin en traversant un couloir en forme de serpent, qui s'allongeait zigzagant juste après la porte bleue.

Le docteur Sortimer était un type bizarre avec les oreilles en pointe et le nez comme le bec d'un toucan. Les cheveux étaient verts et les joues potelées. Il m'accueillit assis sur le rebord d'une fenêtre ouverte sur le jardin de sapins.

A ses côtés un des Pokémon, me fit signe de m'asseoir.

— Quel est le problème? - me demanda le docteur.

Je suis resté perplexe. Je pensais que c'était évident. Je lui ai expliqué.

— Un vrai problème, en effet. Votre examen va être compliqué, vous savez? Par exemple vous devez faire attention au soleil, la chaleur décolore les traits de crayon et

vous risquez de vous effacer sans même vous apercevoir, c'est indolore, progressif. Sans parler de l'humidité, qui fait gonfler le papier et après quand il sèche il s'effrite, et tombe par terre en mille morceaux. Mais vous n'aurez pas mal, non, non, aucune douleur! Oh, mais si en plus on parle de la pluie, en revanche...

— C'est fou! Comment font à sortir des choses aussi terribles des mains d'un enfant de huit ans?

— Mais les enfants ne font pas seulement des choses positives. Ils sont extrêmes, dans le bien et le mal. Malheureusement, il n'y a pas d'antidote.

Le Pokémon faisait oui de la tête.

— Vous devez aussi faire attention au vent, sinon qui sait où il vous portera! - et il ricana, en regardant complice cette espèce de lapin au visage content.

— Et que dois-je faire?

Le docteur se mit à réfléchir, en redevenant sérieux. Ses oreilles commencèrent à vibrer, en émettant un sifflement sourd. Lorsqu'elles arrêtaient de bouger, le docteur Sortimer se remit à parler.

— La seule solution est d'éliminer l'auteur du dessin. Seulement ainsi vous pourrez récupérer votre forme humaine.

— Éliminer l'auteur? Mon neveu?

— Précisément!

— Impossible!

— C'est la seule solution. Il n'y a pas d'alternative.

Le Pokémon continuait à acquiescer. Je l'aurais volontiers balancé par la fenêtre, avec ses oreilles de lapin et sa couleur canari.

— Mais je ne peux pas tuer mon neveu!

— Je le comprends, c'est difficile. Mais il est aussi difficile de vivre comme cela.

J'aurais au moins pu hurler. Au contraire avec cette petite voix stridule de dessin animé même mon désespoir paraissait faux. J'ai commencé à pleurer, mais plus les larmes me roulaient sur les joues et plus mon visage s'affaissait, humidifié. Je me suis forcé d'arrêter, en étouffant mes sanglots.

J'ai payé le docteur - qui me délivra par son assistant, un plan pour éliminer Alberto sans le faire souffrir - et je suis sorti. J'ai traversé le jardin de sapins et j'ai repris la route.

Il faisait très chaud, et le soleil paraissait énorme, suspendu dans un ciel microscopique. Il ressemblait à un poster accroché quelque part, un azur clair, parfait, j'aurais pu me tourner et voir la fin ou les punaises qui le tenaient.

Il faisait très chaud et la lumière de cet après-midi printanier était aveuglante comme une lampe allumée à quelques millimètres de mes yeux.

J'ai marché encore pendant un moment, en m'appuyant où je pouvais pour ne pas m'envoler à chaque coin où un tourbillon de vent tiède se formait.

A la fin, quelques heures plus tard, je me suis arrêté résigné. J'ai recouvert les yeux avec mes mains et je suis resté là, immobile, face au soleil énorme et brûlant.

Marco Muzzana

LE TAMAGOTCHI

1-

Chose étrange la vie. Parfois tu commences quelque chose comme ça, par inertie, sans même savoir le motif, sans une destination précise, et puis dans le beau milieu tu te retrouves que justement c'est la chose la plus intéressante et stimulante qui ne te soit jamais arrivée.

Un peu comme la fois où j'ai pris un train pour la France, tout seul, sans même savoir qu'est-ce-que c'était et où se trouvait la France. Juste parce que c'était un été où je n'avais rien programmé, mon père était depuis peu décédé et ma mère c'était déjà renfermée pour toujours dans sa boîte pleine de tristesse, de solitude, de non sens. J'avais pris un billet, au hasard, en choisissant sur le tableau d'affichage des départs le premier train où venaient de tourner les petites cases noires. Je m'étais assis sans bagages, sans pensées, sans rien de rien dans ce wagon puant, et pendant quinze jours j'ai vécu la plus enthousiasmante de mes aventures, ainsi que l'initiation au sublime art de la férocité. Mais ce voyage en France c'est toute une autre histoire.

Maintenant, dès que j'ai fini ici, je pourrai retourner à jouer avec mon dernier tamagotchi.

Voilà, justement, celle du tamagotchi s'est montrée une autre grande belle surprise, du genre que je disais tout à l'heure.

Tout avait commencé avec Salvatore. Le premier. J'avais commencé avec l'idée de lui donner seulement une instructive et durable leçon de vie, mais après je n'ai plus réussi à me détacher de lui.

C'était trop amusant le tamagotchi, c'est un vrai passionné qui vous l'assure. Et puis, dans la manière dont je le fais moi, c'est vraiment une chose démente. Avec le premier, plus les jours passaient et plus mon excitation montait, un peu comme son odeur. L'absurde c'était justement ça qui me faisait devenir fou.

Pour ceux qui ne le connaissent pas, le tamagotchi c'est vraiment le pied : cela paraît un petit jeu pour enfants, mais c'est quelque chose de bien fait, avec substance et application j'entends, cela devient vraiment un exercice de croissance intérieure.

Je ne raconte pas de conneries. Ces orientaux de mes deux se sont inventé un gadget qui contient un vrai et propre être vivant (même si le leur est sous forme digitale) duquel tu dois prendre soin. Le tamagotchi t'appartient, mais tu dois le mériter, tu dois démontrer attachement et dévotion absolue, pour éviter qu'il ne se fâche et qu'il te fasse bye bye avec sa petite patte, qui en outre est sa manière de faire *game over* pour toujours.

La version originale est un petit œuf qui tient dans une main, avec ses jolis boutons que tu dois manier pour lui donner à manger, le laver, le faire jouer et toutes les autres choses dont il a besoin. Le bordel c'est que toi et cette chose à un moment donné vous entrez dans une sorte de symbiose. Rien à faire. Tu dois être derrière lui constamment et plus tu te passionnes et plus lui s'enracine dans ta tête. Bah, ce n'est certes pas ça la chose qui m'attire de plus du tamagotchi. Je serais idiot, n'est-ce-pas? Pour moi, plutôt, ce qui me fait réellement jouir (à la limite de l'orgasme, je vous assure) est le pouvoir que j'arrive à exercer sur lui, et de savoir que chacune de ses

respirations dépendent de ma volonté, que la qualité de son existence peut varier autant que mes états d'âme. C'est l'expérience du pouvoir absolu, réservé depuis toujours aux Dieux et à la nature, tellement sublime et éthéré que même un seul instant de banale distraction pourrait te désavouer avec la rapidité d'un battement d'ailes.

Quand quelque chose te plaît beaucoup, du moins pour moi ça se passe comme ça, tu t'inventes de tout pour en amplifier les effets bénéfiques et consolateurs. Et donc un jour, puisque j'ai toujours tendance à exagérer, j'ai projeté et réalisé mon tamagotchi en chair et en os. Salvatore, précisément.

Salvatore n'était pas trop mal pour avoir été le premier. Mais au début, quand il n'arrêtait pas de brailler, pleurer et baver comme un possédé, je m'étais presque résigné à le jeter. Parfois ça arrive, vous savez? Même ceux en plastic plus d'une fois je les ai jetés dans le sac noir. Je ne pouvais pas les ramener, parce que si tu voles des trucs dans un magasin tu ne peux pas te représenter tranquillement et demander qu'on te le remplace. Si ça ne marche pas, tu te débrouilles, tu en voles d'autres.

A un certain moment j'ai pensé de devoir mettre Salvatore dans le sac noir. Vraiment. Sauf que lui a dû comprendre que je ne plaisantais pas et il a commencé à être sage, à marcher comme il faut. Je crois qu'il a eu peur quand j'ai recouvert le sol avec une bâche et mis sur la table les scies et une chignole. Il me suivait tout le temps du regard, il devait se dire que c'était du bluff, mais ensuite, quand j'ai commencé à le déshabiller, à sortir une massue en bois et à la faire tourner dans l'air pour préparer le premier fendement, alors il a dû réaliser que j'étais sérieux et que surtout cette affaire, m'amusait beaucoup.

— Je t'en prie, non! - il a commencé. — Je t'en supplie, je ferai tout ce que tu voudras. Je sais que j'ai fauté, mais dorénavant je ferai ce que tu me diras de faire. Ne me tue pas!

“Trop mignon”, j'ai pensé. Je n'ai pas eu le courage de continuer et j'ai décidé de lui offrir une autre chance. Si tu n'es pas mignon avec ton tamagotchi, avec qui tu dois l'être? C'est là que j'ai compris que ce type de jeu pouvait avoir des effets bénéfiques sur mon caractère : certes seulement quelques temps auparavant, en considérant mon tempérament, je l'aurais massacré sans hésiter, et je lui aurai fait exploser la citrouille en mille morceaux. Lui, au contraire, il commença à bien répondre à mes ordres, il mangea même la pâtée de viande en boîte que je lui avais préparée et ainsi je lui ai donné une autre chance. Nous avons mis quelques jours avant d'arriver à un certain équilibre, jusqu'à ce qu'à la fin du mois il se mit à manger, à dormir, à faire ses besoins dans la cabane, qu'ensuite je balayais dehors, sinon on n'aurait pas pu y marcher là-dedans.

Les cordes tenaient bien, j'en avais placé partout de façon à le faire rester debout, assis ou bien allongé, par rapport aux nécessités ou à mes fantaisies. Il avait même arrêté d'hurler et de se plaindre continuellement. J'étais vraiment satisfait, c'était le signe que je le soignais bien et que du temps se serait écoulé avant l'inévitable remise dans le fatidique sac noir.

2-

Un jour, il me demanda de lui enlever le ruban adhésif de la bouche, il avait quelque chose à me dire.

— Mais pourquoi tu me fais ça. Je suis heureux de rester ici avec toi, mais je voudrai seulement savoir pourquoi, pour quelle raison tu as choisi précisément moi. Je n'arrive pas à comprendre, je ne suis pas riche, je ne peux pas te donner d'argent. Pourquoi moi?

Ce soir-là il faisait chaud, j'avais laissé la porte de la cabane ouverte (de toute façon il n'y avait pas de danger d'être entendus), je suis sorti pour faire quelques pas et je me suis retourné pour lui répondre, avec les mains sur les hanches et les jambes écartées, avec en bruit de fond les voitures et les camions qui filaient à toute allure au-dessus de nos têtes.

— J'avais envie de jouer - je lui ai dit — C'est tout. Je devais choisir mon jouet et j'ai aussitôt pensé à toi. Tu n'es pas content?

Pourquoi? - demanda Salvatore avec cette expression de terreur et de surprise que j'aime tant. - Pourquoi?

— Mais comment pourquoi? - je lui ai dit - Salvatore Spissu! Tu es le plus grand casse-couilles que j'ai jamais connu. a fait des années que tu tourmentes tout le monde avec ta paranoïa, que tu hurles après ceux qui promènent leur chien sous tes fenêtres, et une fois tu as même mis du poison et tué ce pauvre petit chien bâtard qui lui manquait une patte! Tu rayes et tu crèves les voitures qui sont mal garées, tu as décidé d'apprendre à tout le monde comment faire le tri sélectif tous les jours en jetant par terre les poubelles qui ne sont pas bien remplies. Et dois-je ajouter les affiches collées aux arbres pour endoctriner ton prochain sur chaque connerie qui te passe par la tête? Ou même le fait qu'un jour sur deux tu appelles les flics pour casser les couilles aux jeunes qui se retrouvent devant le bar pour discuter? Dis-moi, tout cela ne te paraît pas suffisant sans poursuivre la liste de toutes tes horreurs?

— Mais non, je ne le fais pas pour moi, je suis seulement...

— Tu es seulement un énorme casse-couilles et j'ai décidé de m'amuser avec toi. Je suis assez certain que la chose ne dérangera aucun de nos voisins.

Il s'est mis à pleurer comme un enfant ou comme un vieux (je ne crois pas qu'il y ait une grande différence). Sans ajouter un mot j'ai fini de le nettoyer comme je faisais d'habitude avec des serviettes humidifiées (l'hygiène est l'une des tâches d'un propriétaire de tamagotchi) et je l'ai laissé tranquille à finir de se défouler. Une chose que j'ai apprise et qui est importante à clarifier, est d'avoir une relation transparente et de confiance (ça aussi c'est un des secrets du succès des propriétaires de tamagotchi). Symbiose et interdépendance, voilà comment faire durer longtemps ton petit être. Il faut lui parler et savoir écouter tous ses problèmes. Certes, avec les chiens et les robots qui apparaissent à l'écran c'est plus simple, avec Salvatore je devais être psychologue et un peu même confident. Jusqu'à ce qu'il résiste, en plus de son corps, tu dois aussi prendre soin de son âme, même s'il s'agit d'un gros con comme Salvatore Spissu.

3-

Je suis un créatif, je n'y peux rien. J'aime expérimenter, dépasser la limite, tenter l'intentable. Je sais que souvent et volontiers par la suite je regrette, mais peu m'importe.

Un jour, par exemple, je me suis mis dans le crâne d'essayer un nouveau jeu avec le tamagotchi. je voulais voir si j'arrivais à la lui faire devenir dure. On dit toujours que

les vieux n'y arrivent pas, qu'ils ont besoin de pilules colorées pour réveiller de la léthargie et de la moisissure leur outil. Je voulais voir si avec Salvatore c'était pareil. Cela faisait un moment que je le laissais tranquille, que nous commencions à être en confiance. Il s'en était assez bien remis du choc initial, ou du moins cela me semblait. Il avait encore du mal à manger. La première fois il avait voulu me faire preuve de bonne volonté, mais ensuite il avait recommencé à tout refuser et à vomir. Mais avec l'astuce de la mixer et le tube dans la gorge, la nourriture il la gardait sans la cracher partout. Je ne voulais pas qu'il crève de faim avant la fin, j'avais déjà risqué de tout gâcher la fois où il s'était évanoui. Cela est arrivé quand je l'avais juste installé dans la cabane.

J'avais utilisé la technique "debout", avec les jambes et les bras en croix, attachés avec des cordes d'escalade. Le matin suivant je l'avais retrouvé affalé, éteint et le visage bleu, mais encore vivant. Il respirait. J'ai mis un moment pour le réactiver.

L'histoire de le faire bander, tout compte fait, en soi elle n'était pas trop risquée, mais cela déclencha une spirale destructrice que je n'étais absolument plus en mesure d'arrêter.

— Que penses-tu faire? - il me demanda avec une voix étrangement calme, provocatrice. Je venais juste de lui enlever le froc en drap qu'il portait et que je lui avais confectionné avec mes mimines (en effet, j'avais constaté, que je ne pouvais pas le laisser en pantalon et en slip, vu qu'il se serait chié et pissé dessus tout le temps).

— Je dois faire une expérience. Dis-moi qu'est-ce que tu penses de ça.

J'ai sorti de mon sac à dos trois revues pornos que j'avais achetées pour lui et je les ai placées ouvertes sur la table.

— Qu'est-ce que je dois faire avec cette saloperie?

J'ai commencé à les lui feuilleter, en m'arrêtant aux pages que je retenais les plus intéressantes, surtout celles où il y avait deux femmes, avec fellations et d'autres choses dans ce genre. J'ai attendu quelques instants, mais rien. Ce n'est pas que le tamagotchi ne regardait pas les photos. Pour regarder, ça il regardait, mais ça ne lui faisait aucun effet. A ne pas y croire : moi, j'étais très excité avec le pantalon gonflé comme un ballon et un mal de chien à ma bite et lui, au contraire, il restait là avec sa saucisse de côté, détendue et enveloppée dans une touffe de poils blancs, indifférent à tout ce bien de Dieu.

— Tu peux les ranger, ça ne m'intéresse pas ces choses de dépravés.

— Allez, tu ne vas pas me dire que tu n'aimes pas les femmes! Regarde ça, regarde celle-ci, elles ne sont pas bonnes? Putain, regarde ce qu'elles arrivent à faire!

— Amène-les, jette-les ou garde-les si tu les aimes tant. Enferme-toi dans ta salle de bain et branle-toi comme tu dois avoir l'habitude de faire.

— Mon Dieu, tu veux voir que je me suis trompé sur ton compte, tu veux voir que c'est autre chose qui te plait, ne me dis pas que...
bah, on va vérifier.

Ainsi j'ai baissé le pantalon et j'ai sorti ma bite. Avec l'aide de la revue (étant donné que si j'aurai regardé que lui je n'y serai pas arrivé) j'ai commencé à me masturber.

— Que fais-tu, épargne moi ce spectacle, je te prie.

Mais je ne l'entendais plus, j'étais avec les filles de la photo qui m'embrassaient, se roulaient sur moi, me griffaient, en me demandant de les pénétrer, devant, derrière, partout. Je le faisais en fermant les yeux. Je les ai rouverts seulement pendant un instant et alors j'ai vu que le miracle était entrain de s'accomplir : la saucisse cuisait, le

tamagotchi n'était plus indifférent, il continuait à protester mais avec moins de conviction. Sa bitte lui disait qu'elle aimait me regarder, et beaucoup même. Si bien que peu après nous avons joui ensemble et que notre semence se croisa en vol, au sommet d'une étroite parabole de plaisir.

— C'était bien? - je lui ai demandé après avoir repris mon souffle.

— C'est dégoûtant, tu es une bête, va-t-en et laisse moi tranquille.

Les jours suivants j'ai compris comment acquérir le contrôle total de la sphère sexuelle du tamagotchi. L'astuce était le contact physique. Il ne pouvait pas résister. Si la vision d'une masturbation en direct l'avait porté à l'orgasme en quelques minutes, en le touchant l'attente se réduisait à une poignée de secondes. Arrivés à ce stade il ne râlait plus, au contraire, il semblait n'attendre rien d'autre que de me voir revenir et qu'en souriant je lui fasse comprendre que nous l'aurions fait de nouveau. Plus tard en y réfléchissant, à tête froide, une fois tout fini, je suis arrivé à la conviction que Salvatore n'était pas pédé avant de me connaître. □a devait être une découverte du moment. Certaines choses restent sous la peau, peut-être pour toute la vie. Il y avait à parier que si je n'avais pas été là, Salvatore Spissu n'aurait jamais goûté à sa vraie nature, ses plus intimes penchants.

De toute façon cette phase ne dura pas à l'infini. J'étais déjà bien satisfait et j'ai rapidement décidé de passer à la deuxième phase des expérimentations.

Ce fut là que j'ai eu la confirmation que mon premier tamagotchi n'était pas un idiot. Dès qu'il vit le sac avec le nouvel outillage, de son visage disparut la désormais habituelle euphorie. Il ne dit rien, il savait déjà que je lui aurais tout expliqué avant de commencer. Tout compte fait, une partie des outils il les avait déjà remarqués la fois où j'allais le mettre à la casse, et il savait que maintenant je les aurai utilisés.

— Donc, mon cher - je lui disais pendant que je finissais de recouvrir la cabane avec des bâches plastic pour peindre. - Je suis heureux de te communiquer que je suis sur le point de te concéder un autre très rare privilège. Ce que nous avons fait jusqu'à présent n'était que le hors d'œuvre, ou peut-être l'apéritif, du voyage dans les territoires du plaisir extrême dans lequel je serai ton humble accompagnateur. Un champion de bonté et d'altruisme dont tu es ne pourrait pas mériter mieux.

— Tu as décidé de me tuer? - il demanda, serin.

— Qui peut le dire? Cela ne dépend pas de ma volonté. J'ai lu que des personnes en poussant à la limite certaines pratiques se sont ôtées la vie, au comble de la jouissance. Il paraît que mourir pendant un orgasme donne accès à une dimension spéciale ultra terrienne, différente de l'endroit où finissent tous les autres, réservé aux anges et aux êtres voués au plaisir pur, à la sexualité céleste. Juste qu'on ne peut plus revenir en arrière pour le raconter, c'est un voyage sans retour, une destination qui dure éternellement. Jouir éternellement, tu y penses? Je t'envierais presque.

4-

— Selon vous c'est grave?

— Quoi?

— Je ne sais pas, mes fantaisies. Parfois je suis convaincu que je suis gravement malade, qu'il ne me reste plus longtemps à vivre, ou bien je m'imagine que peut-être, qui sait, être l'autre, pourrait être un expédient pour survivre, pour ne pas céder à la tentation.

— Quelle tentation?

— De sauter par la fenêtre, ou bien...

— Ou bien quoi?

— Ou bien de demeurer l'autre, être lui pour toujours, de faire aux autres ce que lui me fait, même si je pense de ne pas le vouloir vraiment.

— Qu'est-ce qui vous retient de céder à cette tentation?

— Mais vous m'avez vu? Lui est jeune, fort, moi, je tiens debout péniblement, je n'irai nulle part même en le voulant.

Salvatore Spissu s'installa mieux sur le fauteuil en cuir. Le tissu qui le recouvrait le faisait glisser. Le docteur était en face, sur le fauteuil jumeau et avec son calepin entre les mains. Il n'y écrivait jamais rien : il dessinait, il griffonnait et à Salvatore ce truc l'avait toujours agacé. mais il était bon, le docteur.

— Vous ne m'avez pas dit si c'est grave - lui répéta Spissu.

— Que voulez-vous que je vous réponde? Les fantaisies tant qu'elles restent telles, ne font de mal à personne sinon à celui qui les reproduit. C'est votre droit et votre privilège, quand elles deviennent autre chose et les limites de votre conscience basculent, alors arrive le moment de rehausser le niveau de contrôle.

Le docteur arrêta de l'observer et continua à tracer des cercles, des flèches, des mains, des yeux. Puis, enfin, il dit : — Vous pensez vraiment d'avoir des pulsions homosexuelles, comme votre alter-égo?

— Je ne crois pas qu'il ait vraiment des pulsions homosexuelles. Dans mes délires c'est au vieux auquel plaisent ces choses. Le jeune, à part vouloir le tuer, il se fout de lui. Ce n'est pas absurde?

— Une première, banale lecture pourrait être que votre passé est revenu pour réguler le présent qu'il perçoit comme décevant et mesquin.

— Mais pourquoi, si je ne pense pas comme ça?

— Quand nous aurons la réponse à cette question, peut-être que nous n'aurons plus grand-chose à nous dire. Nous devons comprendre les raisons d'une aussi profonde insatisfaction, comprendre ce qui l'a générée et ce qui l'a nourrie jusqu'à présent.

— Je commence à avoir peur docteur.

— Ce qui est important est de réussir à distinguer l'imagination de la réalité, circonscrire les espaces et le temps dans lesquels vous vous laissez accabler par vos fantasmes. Jusqu'à maintenant il me semble que vous avez réussi, ou je me trompe?

— Je ne crois pas, ces jours-ci j'ai du mal à être sûr de toutes choses.

— Vous ne devez pas baisser les bras. Vous êtes plus fort que ce jeune, vous avez vécu et vous pouvez trouver la force de défaire les liens qui vous retiennent en croix dans cette cabane.

— Parfois je n'y crois plus vraiment.

— Faisons comme ça, je vous prescris encore du Seranase et dans un mois nous essayerons encore un autre séjour à Villa Rosa. Qu'en pensez-vous?

— On ne pourrait pas anticiper?

— Malheureusement non, il n'y a pas de place disponible avant un mois, et tout compte fait ce n'est pas si grave. Nous ne devons pas nous laisser vaincre par le

découragement. Après tout une grande partie de ce que nous savons a émergé de votre subconscient à travers l'hypnose. Nous essayerons de le faire rester là en sécurité encore un peu. Lorsque le moment viendra nous le ramènerons à la lumière et nous l'affronterons avec les instruments appropriés. Croyez-moi.

— Je voudrai tellement que ce soit comme ça.

— Ça l'est, ne vous en faites pas, maintenant prenez ceci et appelez-moi à n'importe quel moment, pour n'importe quoi. Dès que j'aurai des nouvelles de Villa Rosa je vous fais signe, d'accord?

5-

Salvatore Spissu quitta le cabinet médical, prit l'ascenseur, franchit le portail et s'arrêta sur le trottoir. Il resta immobile à fixer l'autre dimension à travers la brèche ouverte dans l'air, au centre de la route déjà bondée à cette heure. C'était de là que sortait de lui d'habitude le jeune, l'autre. C'était comme ça qu'il se dédoublait. Mais maintenant la déchirure était déserte. Il se fit courage et se retourna, il poursuivit le long du couloir sans attendre outre. C'était peut-être celle là la façon d'arrêter le propriétaire du tamagotchi là-dessous, comme avait dit le docteur. Il devait essayer de ne pas penser à lui, le chercher.

Il n'était pas très sûr de vouloir le faire. En fin des comptes, il ne comprenait pas le docteur et les raisons de tant d'acharnement. Cela ne lui déplaisait même pas trop de se sentir de nouveau les forces et la vitalité d'un temps. Et puis il revenait à goûter un plaisir physique qu'il avait oublié depuis longtemps. Trop longtemps. Il savait très bien ce qui se serait passé s'il retournait à Villa Rosa ; le vide, le silence, l'ennui auraient décoloré son existence pour le peu qu'il lui serait encore permis de vivre. Aucune émotion, aucune tension. Ennuie et moisissure.

Cela valait-il vraiment la peine? Il n'était pas nécessaire qu'il se donne une réponse.

Bien, il se dit, c'est le moment d'arrêter avec toutes ces idioties, il est temps de se mettre au travail. Qu'ils aillent se faire foutre le Seranase, le docteur, la Villa Rosa et le vieux Salvatore. Pour peu ou pour longtemps qu'il aurait vécu, il aurait profité de la vie.

Et maintenant il savait où il allait se diriger, où il aurait acheté les outils pour terminer la cabane. Il avait choisi un bel endroit, c'était précisément où il avait déjà été avec le jeune, un endroit où personne n'aurait vu ni entendu, sous la rocade sur la rive nord du petit fleuve qui longe les usines et qui poursuit plus loin, au-delà des potagers abusifs, jusqu'à s'enterrer aux pieds du cimetière municipal. C'était un endroit parfait pour ses petits jeux.

Il sortit de la poche de son pantalon l'ordonnance du Seranase, il la relut en souriant et ensuite il se la mit en boule dans la bouche, il la mâcha bien et sans faire une grimace l'avala. Il n'aurait pas eu de problèmes pour la digérer : il était déjà trop fort, il se sentait à l'intérieur une énergie débordante. Il la sentait à la base de l'estomac et ensuite en montant à la poitrine ; derrière le dos, lui soutenant le cou et la tête, lui serrant les côtes ; et en bas, lui durcissant son outil. Enfin entre les jambes et les doigts des pieds. On ne voyait rien depuis l'extérieur, les personnes qui marchaient à côté de

lui ne s'apercevaient de rien. Lui était déjà l'autre, le jeune, et personne n'aurait pu lui résister, personne. Surtout n'auraient pas résisté ses prochains tamagotchi que, si Dieu voulait, une fois installés et testés ils auraient fonctionné sans trop lui causer de soucis. On sait, que par ces temps-ci on ne peut compter sur rien ni personne, vraiment pas.

Nicola Colaianni

BLACK DOG

1-

— Et ça c'est quoi? - demande la victime.

Et l'assassin répond : - Tout d'abord ce n'est pas une chose. Ensuite, je ne sais pas. La réponse est : je ne sais pas. Je peux te dire qu'il est vivant, qu'il est vrai, mais je ne sais pas d'où il vient ni pourquoi il reste avec moi. Tu veux savoir comment on s'est rencontrés?

Pendant ce temps le clébard noir pointe du regard la victime, blottie dans un coin de sa maison. Le chien ne grogne jamais. Le chien regarde, certainement qu'il pense, il pense à ce que diable pensent de lui les victimes. Après toutes ces réflexions au chien vient une faim féroce. Et dévore la victime. L'assassin n'a pas d'armes. Plutôt, non, il a un moche pistolet vieux et rouillé qui vaut moins qu'un bibelot sur une étagère. Son arme, son compagnon, est le chien noir.

— Tu ne réponds pas?

— Quoi?

— J'ai dit : tu veux savoir comment on s'est rencontrés?

— Tu sais, l'espoir est le dernier à mourir. Peut-être que pendant que tu me racontes, quelqu'un vient me libérer.

— Excellente réponse, l'ami. Alors je commence.

RISE OF THE BLACK DOG

Je conduis. Je vais au stade, mais il n'y a pas de match. Je vais pour tuer un préposé au service de nettoyage. C'est lundi soir. Moi, je ne m'arrête jamais quand je travaille, mais cette fois-ci oui. Je m'arrête hors du stade, car j'ai entendu des cris inhumains. Je regarde en direction des hurlements et je vois des ombres, des silhouettes. Je m'approche avec la voiture. Les ombres prennent forme. Ce sont des chiens, et ils sont tous foncés. Et ils sont entrain de dévorer une grosse carcasse qui ne peut pas être un cerf. Donc c'est un homme. Il y a au moins quatre chiens qui mangent et un qui regarde. Peut-être que c'est le plus jeune et qu'il attend respectueusement son tour. Au contraire. C'est le chef et il regarde que tout se déroule suivant les règles. Il se tourne vers moi et m'observe. Je suis très près, mais le chien ne grogne pas. Il regarde et c'est tout. Mais peut-être que je me suis trompé, peut-être que la victime n'est pas un homme. De toute façon je dois faire mon travail et je m'achemine vers le parking. Je descends de la voiture et j'entre. Je rencontre un gars qui m'indique où je peux trouver mon homme. Je le trouve dans le couloir des vestiaires.

— Qui êtes-vous? - il me dit.

— J'ai oublié ma veste. Ah, la voilà!

Je m'approche d'une veste sport laissée sur le banc et je sors le pistolet. La veste devant le canon atténue un peu le bruit, mais peu m'importe. Quand je tire, je me fous qu'on m'entende. Quand je tue, je me fous qu'on me regarde.

Je sors. Je reviens à la voiture. Aucune difficulté.

Mais ce chien que j'ai vu avant, qui regardait autour, m'attend. Il m'attend comme si c'était le mien. Devant la portière. Affectueusement. Je m'approche de son museau. Il est taché de sang. Cela veut dire que par la suite, lui aussi a mangé.

— Et alors que me veux-tu?

Il continue à me regarder avec amour.

sans réfléchir je le charge dans la voiture.

Puis je reviens dans la zone où se déroulait le festin avec les autres.

Il n'y a rien, ni chiens ni hommes.

Quelques jours passent et notre cohabitation est heureuse.

Ensuite il se passe que pour faire un travail il me vient à l'esprit de l'amener avec moi. Un travail facile : tuer une employée d'un magasin.

Je suis devant, la fille ferme le rideau de fer, le chien est avec moi.

Je le regarde comme je ne l'ai jamais regardé avant, comme lui m'avait regardé au stade. Je le regarde avec amour.

Je le caresse et puis je lui dis en souriant : — Tu veux le faire pour moi?

Le chien aboie et cela attire l'attention de la fille. Mais elle aime les chiens, et au lieu de se méfier elle s'approche et me demande comment s'appelle mon compagnon.

Juste le temps de dire "je ne sais pas" et le chien est sur elle.

La fille ne crie même pas, car il lui a aussitôt déchiré la gorge. de là je comprends que c'est un professionnel et que nous pouvons travailler ensemble.

Silence.

L'assassin regarde la victime.

— Personne n'est venu, l'ami.

— C'est vrai.

— Elle t'a plu l'histoire?

— Oui, très charmante. Il manquait seulement un feu et des tentes.

— J'aime comment t'acceptes la mort.

Le chien regarde son compagnon.

— Tu vois? Il est entrain de me dire que j'ai déjà perdu trop de temps.

— Et après... tu lui as donné un nom?

— Non. Mais ça nous va comme ça.

Le chien noir saisit la victime.

Lorsqu'elle est morte, l'assassin prend un mouchoir et lui essuie le sang sur le museau. Le chien noir émet un jappement de remerciement.

2-

— Pourquoi ce chien?

— Nous n'arrivons pas à nous séparer.

— Mais enfin, que veut-il, Dany?

— Au début il voulait l'argent que tu lui dois, mais maintenant beaucoup trop de temps s'est écoulé.

— Ça veut dire que tu es un tueur payé par Dany?

— Plus maintenant. Désormais c'est lui qui fait tout.

L'assassin désigne le chien noir.

La victime sort son pistolet. Dans le local il y a deux autres hommes.

— Ne me dis pas que tu es armé seulement de ce chien.
 — Je suis heureux que tu ne l'appelles pas ce *machin* ou *chose* ou *bête*.
 — Ce n'est pas possible. Messieurs! - il s'adresse aux deux autres. - Voici le killer le plus stupide que je n'ai jamais rencontré. Il est armé d'un chien contre trois hommes dont un à déjà sorti son revolver.

Mais le chien est déjà derrière la victime. Une morsure à la cheville et elle est parterre. Une morsure à la gorge et la victime est morte.

On ne comprend pas si les deux autres sont armés ou pas, ou à quel degré ils soient amis de la victime. Le fait est qu'ils ne bougent pas. Au contraire, l'un des deux reprend sa bière.

L'assassin prend un mouchoir, se baisse et essuie le museau humide de sang du chien noir. Avec un jappement le chien le remercie.

3-

— Comment il s'appelle? - demande la dame.
 — Il n'a pas de nom - répond l'assassin.
 — Vous l'amenez tous les jours au parc?
 — Non, c'est la première fois. Je l'ai vu à la télé.
 — Qu'avez-vous vu?
 — Qu'on promène les chiens au parc.
 — Vous n'avez jamais eu un chien?
 — Non. Je n'ai jamais eu aucun animal. Ou plutôt, une fois j'ai eu un poisson rouge dans un bocal. Il me faisait de la peine. Je l'ai relâché dans un fleuve.

— Le mien s'appelle Wally- dit la dame et montre son chien. L'assassin ne sait pas de quelle race de chien il s'agit, il ne sait même pas identifier le sien. Il ne sait pas ce que cela veut dire avoir un chien. Pour lui c'est un compagnon, pas un animal. Et même plus. C'est son pistolet.

— J'ai compris - dit la dame - Vous êtes un de ces types taciturnes et solitaires qui possèdent seulement un chien. Aucun ami, aucune femme. seulement un chien.

— Je ne le possède pas.
 — Mais le chien est à vous.
 — Les hommes ne possèdent rien ni personne, peut-être même pas eux-mêmes.
 — On fait une promenade avec nos chiens? - demande la dame.
 — Volontiers.
 — Vous avez vu?
 — Quoi?
 — Votre chien s'est levé dès que vous vous êtes levé. Il doit beaucoup vous aimer.
 — Oui. Vous savez comment on s'est connu?
 — Dites-moi.

Les deux commencent à marcher.

— Voilà, je sortais du stade. Je venais juste de... le match était terminé. Bon, très bon match. Et je me le retrouve là. Fin de l'histoire.

— Là où?
 — Près de la portière de la voiture. Il m'attendait.
 — C'était un chien de la rue?

— Oui. Je l'ai amené avec moi. Il semblait me le demander. Avec les yeux. Il me regardait avec amour, avec tendresse.

— Vous n'avez pas eu peur?

— De quoi?

— D'un chien errant. Je ne sais pas, il aurait pu vous agresser.

— Je lui aurai tiré dessus.

— Comment?

— Je plaisante.

— Et ensuite?

— Et ensuite à la maison il s'est toujours bien comporté. Il sort tout seul, puis il rentre.

— En fait il reste un chien de la rue.

— Exact. Mais c'est mieux comme ça.

— Pourquoi? - demande la dame.

— Parce que c'est sa vraie nature. Quand nous sommes avec les autres nous voulons toujours les changer ou à nous faire changer. On ne reste jamais avec les autres un point c'est tout. Mais je suis avec lui et lui est avec moi. Si je veux faire quelque chose je le fais, et lui de même.

— Et alors pourquoi vous restez ensemble?

— Parce que nous sommes bien. Pour ne pas être seuls. Et cela nous convient très bien.

— A tous les deux?

— Certes.

— C'est étrange - dit la dame.

— Quoi?

— Vous n'avez pas encore parlé de vous. Vous avez parlé de votre chien.

— Nous parlions des chiens.

— Sûr, mais un homme avec une femme essaye aussitôt de parler de lui, en faisant aussi semblant de savoir ou de faire un tas de choses.

— Moi je ne sais faire qu'une seule chose, mon travail.

— C'est-à-dire?

— Tuer.

— Vous plaisantez encore?

— Non. Au contraire. Vous avez été très gentille de discuter avec moi. Si bien que je veux vous dire que cette chose... tuer j'entends... dernièrement est plus difficile. Car désormais c'est lui qui fait tout à ma place.

— Vous ne plaisantez pas?

— Je regrette, non.

— Et si je crie? - dit la dame.

— La promenade c'était pour vous éloigner un peu des gens.

En effet les deux se trouvaient dans un endroit isolé du parc.

La dame regarde autour d'elle et comprend que l'homme ne plaisante pas du tout.

Mais le chien est déjà sur elle. Le chien noir ne perd jamais de temps et comprend rapidement. Il la saisit. La dame meurt, rapidement aussi.

L'assassin regarde le chien. Sort le mouchoir avec lequel il lui nettoie toujours le museau. Le chien remercie.

Mais, l'assassin commence à penser que lui, comme homme et comme killer, il ne vaut plus rien.

Avec cette femme les victimes sont treize. Non plus les siennes, mais celles du chien noir.

4-

L'assassin retourne au stade, où pour la première fois avait rencontré le chien noir. C'est sa malédiction, maintenant. Il ne supporte plus qu'il fasse le travail à sa place. L'assassin a réfléchi, et même très bien, il ne tolère plus son immobilisme au travail. Il pourrait reprendre son vieux pistolet rouillé et peut-être même en acheter un neuf pour l'occasion. Il pourrait reprendre lui-même à tuer, il pourrait même tirer sur le chien. Mais ce n'est pas ainsi que vont les choses. La leur est une bonne relation. Ils s'aiment beaucoup. En plus ils se respectent beaucoup. Alors l'assassin retourne au stade parce qu'il veut demander au chien de se séparer par consentement mutuel. Les deux descendent de la voiture. "C'est bien ici l'endroit", pense l'assassin. Il ferme la portière et attend.

Le chien noir fait de même. Il ne regarde pas son compagnon, il regarde le stade, les alentours, le ciel étoilé, l'asphalte. Maintenant on dirait deux idiots qui sont là seulement pour attraper froid.

Le chien pourrait attendre une éternité, mais pas l'assassin.

Alors il se penche, regarde le chien et lui dit :

— Je ne peux pas travailler comme ça, tu me comprends? Je ne fais plus rien, c'est toi qui fais tout. Et j'ai même l'impression que cela te plaise.

Le chien émet un gémissement.

— Comment tu dis? Tu as dit quelque chose?

Le chien râle et s'éloigne.

— Va, va manger, mon beau.

L'assassin revient à la voiture, mais il sait que le chien noir ne l'a pas compris ou alors l'argument ne l'intéresse pas. Il allume l'autoradio et quoi qu'il se passe il allume une cigarette et la fume.

Peu après l'assassin s'endort et rêve. Il fait un de ces rêves étranges où il y a ta mère qui te dit des choses sans aucun sens du genre : "tu as lavé le chien?" Et tu réponds : "non, je le ferais plus tard". Et ta mère : "plus tard quand?" Et toi : "dès que j'ai fini de voir ces quatre billets que j'ai dans les mains". En somme, il fait un rêve bizarre. Puis il se réveille et le chien noir est dans la voiture, à la place du passager.

L'assassin lui dit : — As-tu compris que pour moi il est important que tu t'en ailles?

Il lui paraît, au regard, que le chien dit oui. Alors l'assassin, un peu plus serin, redémarre le moteur et les deux retournent à la maison.

5-

Cette fois le chien noir semble très en colère. Avant il était toujours méthodique et précis dans son travail, un professionnel. Plus maintenant. Car au lieu de tuer

simplement la victime, d'abord il l'effraye avec des grognements. Et la victime, un pauvre petit garçon à moitié idiot, s'enfuit. Puis le chien le poursuit en aboyant. Et une fois la victime rejointe, le chien recommence à la terroriser. Il ne bouge pas et grogne, puis il aboie et il grogne de nouveau. Le gamin hurle, crie de peur puis il se remet à courir. Seulement à cet instant, quand le gamin est sous un beau réverbère de ceux qui font vraiment une belle et forte lumière autour, le chien le tire par une jambe et lui dévore la poitrine. Le jeune garçon ne meurt pas tout de suite, mais après d'autres hurlements déchirants. En gros, un travail vraiment sale et mal fait.

L'assassin va à sa rencontre une fois l'opération terminée, le regarde avec des yeux tristes et lui demande pourquoi. Et le chien noir lui répond en aboyant.

6-

Deux années passent et le chien continue à faire son travail. Il tue. Un an plus tard l'assassin n'accompagne plus son compagnon vers la victime. L'assassin l'amène jusqu'à l'endroit où la victime vit ou travaille, puis le chien bondit hors de la portière et accomplit sa mission. Il ne fait pas d'erreurs il n'épargne personne. Il n'a pas de pitié, pour cela c'est un champion.

En revanche, l'assassin, est de plus en plus inactif et déprimé. Car il n'a pas tué pas seulement pour le travail, il a tué aussi pour résoudre son existence. peut-être que c'est une erreur, mais c'est comme ça.

Il a essayé plusieurs fois d'éloigner son compagnon, mais sans succès. Le chien retrouve le chemin de la maison. Toujours. Le chien réapparaît, il renaît, il revient.

Et ainsi, l'assassin prend une décision.

Il en parle au chien noir.

Evidemment.

Désormais il ne fait plus rien tout seul.

7-

L'assassin est chez lui et le chien noir aussi. Ils sont tous les deux au salon, il y a la télé allumée.

L'assassin pense que c'est une bonne occasion.

Il parle au chien noir.

Il ouvre la bouche et le chien noir a déjà compris. En effet il tourne la tête vers son compagnon humain.

— Brave chien- dit l'homme. - Tu es très intelligent, tu n'as pas détérioré ma vie. Le chien le regarde en silence mais attentif.

— Je ne sais pas si tu as un don, si tu as été confié à moi, si le destin y est pour quelque chose et toutes ces choses un peu magiques, comme on dit, surnaturelles. Je ne les comprends pas, je ne les ai jamais comprises et ne m'intéressent pas. Je ne sais même pas s'il te plaît de tuer, si tu le fait par plaisir, si tu y mets de la passion. Tu es tellement froid, neutre. Et ici vient l'essentiel. Moi oui. Je le fais avec passion, je le fais pour vivre, pas pour survivre. Je pourrais faire un autre boulot juste pour payer les factures, mais pas pour bien vivre.

Le chien ne bouge pas. Si lorsqu'il tue il est neutre, en ce moment il semble de marbre. Un objet coûteux pour le salon.

— Je sais que tu me comprends, en effet je ne te le demande pas.

L'assassin fait une pause et peut-être qu'il pleure.

Peut-être, car il ne le fait plus depuis très longtemps, il ne sait plus si ce sont de vraies larmes, il ne sait pas si c'est seulement les yeux qui lui piquent.

□ a doit être cela. Les yeux lui piquent. Il est ému, mais il n'y a pas de larmes.

Pour s'assurer il vérifie avec le dos de sa main.

Le chien continue de l'observer.

Il n'y a pas de larmes.

Mais le chien noir ne l'observe pas seulement.

Il lui scrute son intérieur.

Et cette façon de l'observer est le regard d'un scientifique qui regarde à travers la loupe d'un microscope. Il scrute l'âme de l'assassin. Et l'assassin pense que le chien ne regarde jamais ses victimes avec ces yeux. Le chien noir ne regarde presque pas ses victimes.

En revanche désormais c'est lui qu'il regarde, son compagnon.

Et l'assassin comprend que le chien lui veut du bien.

Plus encore.

Le chien noir l'aime.

Et l'homme aime le chien noir.

Et l'assassin comprend qu'il n'y a plus rien à ajouter.

C'est comme parler à Dieu.

Et pose la question.

— Tu vas me tuer?

Le chien noir le regarde, ou plutôt il continue à le regarder et l'assassin comprend qu'il a parfaitement compris la question.

Puis il comprend un assentiment.

Peut-être.

L'assassin lui caresse le museau et les joues et seulement à ce moment le chien gémit de bonheur.

Et bouge de son inflexibilité.

8-

L'assassin se réveille.

Regarde le plafond.

Il ne se rappelle pas quand et comment il s'est endormi, mais le plafond c'est celui de sa maison.

Donc il est chez lui.

Il essaye de dire quelque chose à haute voix mais il ne peut pas.

Il ressent même une forte douleur à la gorge.

Il se touche et se sent mouillé.

“C'est du sang”, il pense.

Et se rendort.

Et se rendort.

Interview à Luigi Brasili

Vainqueur du Nero Premio XXXIV

[LaTelaNera.com] : Salut Luigi. Tout d’abord, félicitations pour ta victoire de cette 34^e édition du Nero Premio! Je dis de te présenter à nos lecteurs : qui es tu, d’où tu viens, où tu vas...

[Luigi Brasili] : Je suis né en 1482 dans les Highlands écossais... Petit blague! Je suis né en 1964 à Tivoli, où je vis encore. Je suis marié et j’ai deux enfants (mes petits trésors). Je travaille dans une entreprise d’informatique et je suis un grand voyageur, dans le sens que je fais la navette avec les transports en commun et donc je vous laisse imaginer, vu les transports que nous avons, combien de temps je voyage chaque jour...

[LTN] : Comment est née ta passion pour l’écriture?

[L.B.] : Bah, comme j’imagine elle soit arrivé aux autres : on commence en lisant depuis l’enfance des histoires, livres ou bandes dessinées, et on voyage dans ces lieux fascinants et aventureux et ensuite, inévitablement, on se retrouve, à rêvasser sur les protagonistes de ces histoires, à en inventer de nouvelles par jeu, d’abord par l’esprit et ensuite, toujours par jeu, sur du papier.

[LTN] : Quels sont tes auteurs préférés et envers lesquels tu te sens “plus redevable” pour ton style?

[L.B.] : Les auteurs qui m’ont passionné il y en a beaucoup, peut-être qu’il y a dix ans à cette question j’aurais pu répondre plus facilement ; puisque à l’époque je lisais surtout des écrivains étrangers et des romans de tout genre, de manière très sérieuse, mais maintenant il m’est difficile presque impossible de donner une réponse, car depuis pas mal de temps je lis surtout des auteurs italiens et des romans *mainstream*. Donc pour ne faire de tort à personne je citerai les premiers deux auteurs de mon enfance, Salgari et Verne. Pour le style, le discours est analogue, mais pour donner vraiment un nom, ou mieux un hommage, je dirai le grand Michael Ende. Mais ça c’est une autre histoire...

[LTN] : As-tu un genre de roman préféré ou un genre d’histoire que tu aimes particulièrement raconter?

[LB] : En tant que lecteur je suis omnivore, et dans l’ensemble même comme écrivain ; mis à part l’érotisme qui ne me réussit vraiment pas même à penser de l’écrire, j’aime changer (comme les échelles de Howgwards) et expérimenter. Je m’amuse beaucoup à faire des jeux littéraires, à écrire des comptines, à utiliser les techniques les plus saugrenues qui me passent par la tête. Mais au-delà de la trame et des techniques utilisées, j’essaie d’écrire les histoires que j’aimerais lire. Par exemple, je n’écrirai jamais plus d’une ligne pour décrire comme est habillé un personnage, chose que dans 99% des cas je trouve indigeste dans un livre, parce que je déteste lire les détails souvent insignifiants, du genre le calibre, la couleur, la marque, la date de fabrication etcetera d’une arme à feu (habitude qu’ont en général la plus grande partie des auteurs américains, bons - rares - déplaisants - beaucoup) : pour moi un pistolet reste un pistolet, c’est tout.

[LTN] : Comment est née l'idée du récit *Le vaisseau spatial oublié*?

[LB] : Cette histoire je l'ai réfléchi dans le train (comme par hasard), en une occasion spéciale : je voulais écrire un récit pour le concours **SANguinario Valentino**, dans lequel l'édition précédente j'avais été finaliste avec *Tu la tueras*, puis deuxième au Nero Premio. Il restait quelques jours pour l'échéance du 14 février, je crois que c'était le 9 ou le 10, et j'étais dans un train pour aller à Piacenza pour participer en tant que finaliste au concours de science-fiction **Sviccata**. En bref, le soir avant j'avais pensé d'essayer de participer avec quelque chose de différent du récit précédent, et ainsi il m'est venu à l'esprit d'essayer avec la science-fiction. Le matin j'avais seulement le titre en tête, puis dans le train m'est sorti le reste, que j'ai terminé d'écrire pendant le voyage de retour.

[LTN] : Comment as-tu procédé à l'étendue du récit?

[LB] : Avec les récits je procède toujours de la même façon. Il n'y a pas de règles. Il y a ceux de pure imagination, qui en général me viennent à l'esprit à l'improviste, et ceux inspirés par des situations réelles, personnelles. Par exemple il y en a un publié récemment par **Giulio Perrone Editore**, qui m'est passé par la tête pendant une brève discussion avec une fille qui faisait le même trajet du train à la maison. Je lui ai dit : tu m'as fait venir une idée pour un récit. Aussitôt dit, aussitôt fait.

[LTN] : Tu suis le panorama éditorial italien?

[LB] : Oui. Je fais partie de la rédaction d'un site spécialisé, **Lettera.com**, et il m'arrive de lire pas mal de matériel d'auteurs italiens.

[LTN] : Tu n'es jamais tombé sur un auteur inconnu (ou dans le travail d'une petite maison d'éditions) qui t'a passionné positivement?

[LB] : Oui résolument. Ainsi comme, à l'inverse, j'étais furieux en lisant des fouillis vantés comme de la haute littérature par des grandes maisons blasonnées.

[LTN] : Comment vois-tu le futur du fantastique en Italie?

[LB] : Personnellement, je crois qu'en Italie, il y a beaucoup de talents, même méconnus. Le plus dur à trouver est la manière de le faire comprendre aux maisons d'éditions, qui insistent à nous administrer, souvent et volontiers, de vraies ordures aux noms exotiques.

[LTN] : Je sais que depuis peu est sorti sur le marché ton premier roman, du genre *fantasy*, intitulé *Larmes de dragon*, dans la série *Histoires de dragons, Magiciens et Guerriers*, publié par Delos Books. Veux-tu nous parler de ce travail?

[LB] : *Larmes de dragon* est le premier roman que j'ai écrit. Je l'ai réalisé en l'espace de trois mois, entre octobre et décembre 2007. Avant cela j'avais écrit exclusivement des récits et des poésies, et je pensais que je n'aurai jamais pu écrire un roman. Je été une façon de voir si j'arrivais à "tenir" en travaillant une histoire d'une certaine respiration où, inévitablement, la partie qui me plait le plus, c'est-à-dire celle purement créative qui accompagne l'étendue d'un récit, cède en partie à un travail "chartreux". Je me souviens qu'après l'avoir terminé je me sentais un peu bizarre, dans le sens que j'étais content non seulement de l'avoir achevé, mais aussi parce qu'il me plaisait beaucoup. Je le lisais, ou plutôt je le regardais, et je me demandais : je l'ai

vraiment fait? Et maintenant de le voir entre mes mains, lire les appréciations de ceux qui l'ont lu, est une satisfaction difficile à décrire.

[LTN] : Comment étaient les coulisses de ta première fatigue littéraire sur la longue distance? Comment tu as planifié le projet?

[LB] : J'ai débuté un peu comme pour les récits. Il m'est venu à l'esprit la trame principale et j'ai balancé une dizaine de lignes, mais vraiment une dizaine, pour focaliser les aspects saillants. Puis j'ai commencé à écrire l'incipit. Puis j'ai repris un de mes vieux récits jamais publié et je l'ai adapté pour le transformer en une paire de chapitres du livre. Ainsi j'ai écrit le final que j'avais en tête. Et pendant que j'écrivais les chapitres restants j'ai réfléchi que dans l'économie de l'histoire ce serait bien d'y mettre une comptine fantasy, je l'ai écrite et je l'ai insérée.

[LTN] : Ton premier roman aura-t-il une suite?

[LB] : En réalité il y a déjà une suite, ou plutôt un deuxième roman, pour lequel je suis en attente d'une réponse de l'éditeur. Mais, il s'agit, techniquement, d'une *prequelle*, qui en commun avec le roman actuel a seulement l'environnement créé dans *Les larmes de dragon*, les scénarios et quelques références à utilisation et consommation pour ceux qui auraient déjà lu l'autre livre, mais transparent pour un lecteur novice. La vraie suite en effet je l'ai déjà imaginée, mais je dois encore commencer à l'écrire, d'abord j'ai trois autres romans en phase avancée à porter à termes.

[LTN] : Quels conseils tu donnerais à une personne qui a envie de commencer à écrire?

[LB] : Il y a quelques années je suis tombé sur un type dans un train qui s'était mis en tête d'écrire un roman, un thriller en l'espèce. J'ai essayé de lui conseiller de lire quelque chose de vraiment différent des thrillers, si possible d'auteurs italiens, soit de débiter peut-être avec quelque chose de moins engageant, un récit d'une demi-page par exemple. Mais il était indéboulonnable. Puis il m'est arrivé de lorgner les deux premières lignes... et ce fut un spectacle pitoyable... Je pense qu'on n'entendra jamais parler de ce type en question... Tout ceci pour dire qu'à mon avis il faut procéder par échelons, sans hâte, et surtout en sachant qu'à la base il doit y avoir la passion pour l'écriture : voir l'écriture comme un jeu, entre guillemets, plutôt que comme un instrument pour devenir célèbre. Sinon il vaut mieux aller aux castings de télé...

[LTN] : Que penses-tu du rapport entre la "toile" et le nombre d'écrivains débutants qui cherchent une place pour émerger?

[LB] : S'il n'y aurait pas eu la "toile", je serais encore, peut-être, entrain d'écrire mes petites poésies et d'autres douceurs. C'est grâce au web que j'ai découvert l'existence des concours littéraires et des forums et de nombreuses personnes qui partagent ma passion pour la lecture et l'écriture. Evidemment la "toile" est aussi un réceptacle de personnages qui en quelque sorte s'autoproclament grands écrivains et envahissent les espaces de ceux qui se préoccupent seulement d'améliorer et non pas de divulguer leur discutable "verve". mais patience, des imbéciles il y en a partout.

[LTM] : As-tu déjà participé à des concours littéraires?

[LB] : Bien sûr que oui. C'est comme un vice, mais plus économique que les jeux de hasard. Surtout si de temps en temps tu gagnes.

[LTN] : As-tu déjà gagné d'autres prix littéraires?

[LB] : Oui, en tout environ une quinzaine, outre à différents podiums, signalements etcetera. Rien que dans les derniers quatre mois j'en ai gagné quatre, dont un avec un entier jury composé de journalistes de la RAI, le **Premio Albero Andronico**.

[LTN] : Sur quels critères tu te bases lorsque tu choisis de participer à un concours?

[LB] : Il y a quelques années je participais de manière inconsidérée, je prenais un récit et je l'envoyais, en me préoccupant seulement des limites de longueur et du lien au thème, quand il y en avait. Ensuite j'ai commencé à participer à ceux qui prévoient la publication du récit. Maintenant je ralentis avec cela aussi et j'essaye de trouver ceux où il se pourrait, qu'il y ait en jeu un peu de sous, qui ne font jamais de mal. Avant j'écrivais souvent en fonction des concours, dorénavant je me limite à écrire ceux qui me passent par la tête et j'attends au cas où il sorte un concours adapté. La seule règle que je continue à suivre depuis le début, est celle de déguster les participations des prix avec une cote d'inscription, cependant souvent je décline cela aussi qui prévoient un nombre exagéré de feuilles de papier à envoyer... à part le tracas de devoir se rendre à la poste, je ne vois pas pourquoi on doit gâcher autant de papier.

[LTN] : Quels sont à ton avis les meilleurs concours en circulation?

[LB] : C'est une question difficile. Il y a beaucoup de concours blasonnés dont j'ai souvent entendu parler et où je n'y ai jamais participé, je ne saurais pas vraiment donner un classement de mérite. Je peux dire que je me suis très bien trouvé (à part les résultats) avec **Space Wave** avec **Arno fiume di Pensiero** avec le même Albero Andronico (celui-ci est un des rares à paiement auquel je participe, mais ça aussi c'est une autre histoire), mais aussi avec **Rill** (où j'ai participé une seule fois, mais le livre qu'ils m'ont envoyé m'a beaucoup plu). Et puis même les gars de **Zolfo e Mercurio** le **Nero Premio** en gros ils sont beaucoup et je m'excuse pour les inévitables omissions. Je garde un bon souvenir du premier concours où j'ai participé **l'Anticristo** du site **Il Cancellato.com**.

[LTN] : Quels conseils donnerais-tu à celui qui s'apprête à participer à un concours?

[LB] : Relire attentivement son propre élaboré, se documenter sur d'éventuels vainqueurs des éditions précédentes et de se réguler en conséquences. Et évidemment de tenter, au fond ce n'est qu'un jeu, non?

[LTN] : Quels conseils donnerais-tu à ces écrivains débutants qui veulent présenter leur œuvre à une maison d'éditions?

[LB] : Là je ne suis pas préparé. Tous les récits publiés jusqu'à présent je les ai toujours envoyés exclusivement suite à des concours ou à des sélections éditoriales. . Je n'ai jamais frappé à la porte d'une maison d'éditions me présentant et en demandant d'être lu. Même pour le roman ça été comme ça, il y avait, et il y a, une sélection

publique. En théorie j'aurai pu le faire en présentant un recueil de récits mais je ne me suis jamais décidé à le faire, pour le moment ça me va comme ça. Cependant je pense que mis à part de travailler avec attention sur ses propres œuvres, il faut se documenter sur ce que publient les maisons d'éditions que l'on veut contacter et chercher où c'est possible, de trouver des informations sur les personnes préposées aux rapports avec les écrivains. A ce propos je conseille le livre de **Leonardo Pappalardo**, qui aborde justement ces aspects. Je l'ai commandé, on ne sait jamais cela pourrait servir un jour? De toute façon j'éviterais d'écrire, dans le cas, où on a publié avec des éditeurs payants et la liste de placements dans des concours mineurs.

[LTN] : L'erreur fatale qu'un jeune auteur doit éviter de commettre.

[LB] : Je ne sais pas, moi étant jeune je m'amusais à écrire des poésies pour draguer les filles, parfois ça marchait, parfois non. Puis il y avait le sport, les sorties avec les copains, les études ; donc à cette époque je ne pensais pas vraiment écrire sérieusement. Peut-être j'ai fait une erreur, peut-être pas... Cependant, blagues à part, j'ai remarqué que nombre de ceux qui n'ont pas beaucoup d'expérience, se préoccupent plus du fait que quelqu'un puisse leur voler leur œuvre, et moins de la valeur réelle de la susdite. Au pire il suffit d'envoyer ses propres travaux par recommandé et après avec l'âme légère accepter avec une grande humilité les critiques et les conseils qu'auront la chance de recevoir les préposés aux travaux sérieux.

[LTN] : Que penses-tu de l'édition payante?

[LB] : Je pense qu'on pourrait tranquillement s'en passer. Mais le plus important c'est de la connaître : si tu la connais...

[LTN] : Tu gères un site ou un blog sur la littérature? As-tu quelques sites ou community à conseiller aux "surfeurs du net" intéressés à l'écriture?

[LB] : La Tela Nera, évidemment. Puis comme je le disais j'écris des recensions et interview pour le site spécialisé lettera.com ; j'ai ma page personnelle que je mets à jour de temps en temps à mon usage et consommation personnelle et avec les quelques naufragés qui passent par-là, **luigibrasili.org** (la structure du site je l'ai impunément copiée à un certain **Giuseppe Pastore**) ; le forum de WMI est un endroit très sérieux où on peut recueillir d'intéressantes opportunités ; enfin je suis chez moi dans le forum d'un éditeur **La Penna Blu Edizioni** où nous faisons des exercices d'écriture avec les autres inscrits.

[LTN] : As-tu des projets littéraires en chantier?

[LB] : Un troisième roman en cours, toujours *fantasy*, un autre en cours à six mains, celui-ci aussi *fantasy* ; puis une autre petite chose d'ample respiration que je n'ai pas encore décidé comment la cataloguer, et un dernier roman, plutôt le premier que j'ai commencé, qui est déjà assez gros mais qui s'est perdu entre les vagues de mon cerveau...

[LTN] : Merci pour ta disponibilité, Luigi. Et encore félicitations pour ta victoire.

[LB] : Merci à toi et à tout ton staff. Et félicitations à tous ceux qui ont participé au Premio, déjà ça c'est un succès, indépendamment...

LA TELA NERA